

SOUVENIRS DE L'ALHAMBRA

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE D'OCTOBRE

I

UNE RÉVOLTE DANS GRENADE



Le soleil de l'Andalousie empourprait de ses derniers feux les tourelles et les vitraux d'un élégant palais moresque situé loin de l'Alhambra, dans le quartier le plus paisible de Grenade, et déjà les ombres des palmiers et des citronniers s'allon-

geaient démesurément sur les assises étagées du coteau qui le dominait. Cachés encore sous les rameaux, les chardonnerets et les rossignols recommençaient à gazouiller et à se répondre d'un arbre à l'autre, et, se détachant de leurs retraites invisibles, venaient humecter leurs becs dans l'eau courante que des vasques de marbre blanc versaient partout dans cet Eden. La clarté de la lune argenta bientôt les feuillages, sema les ruisseaux d'un pailletage diamanté, et déroula ses blanches nappes sur les pelouses jonchées des fleurs des jasmins et des grenadiers. Mais tandis que de ce côté tout était silence et repos, le bruit et l'éclat d'une fête remplissaient d'une joyeuse agitation les abords de la demeure du maître, le prince Ismaël, neveu de Mahomet le Gaucher, roi de Grenade à cette époque (1). A l'intérieur, les galeries, les salons et les colonnades resplendissaient de lumières et offraient un aspect féérique. Un concert d'instruments à vent remplissait l'air de mélodies et allait atteindre sous les rameaux les chœurs ailés et rêveurs dont ils

interrompaient les songes. Dans la salle de réception, des cassolettes de parfums brûlaient sous des dalles de marbre criblées de trous, et envoyaient leurs émanations à une réunion nombreuse de seigneurs et de dames mores assis sur des piles d'almohadons (1). Là était rassemblée la fleur de la cour du roi Mahomet et tout ce que l'élite des nobles tribus de l'Andalousie et de la beauté grenadine comptait de plus illustre et de plus brillant. Le rayonnement des visages y attirait plus les regards que les flots de pierreries et de perles qui rayonnaient sur les costumes. Quelle était la cause de cet appareil inaccoutumé ?

C'est que le prince Ismaël célébrait, ce soir-là même, son mariage avec la plus noble, la plus charmante des filles mores de Grenade. Cette union comblait tous ses vœux. Ami du repos quoique brave, exempt d'ambition, idole de l'Andalousie, mais ne voulant causer aucun ombrage à son oncle dont il était le plus proche et le plus dévoué parent, Ismaël vivait retiré loin des factions et des intrigues, savourant dans un plein repos les joies réunies sur sa vie.

A cette heure la plus animée de la fête, celle où les sorbets circulaient et où les almées suspendaient leurs danses, sa jeune épouse venait de relever son voile ; un frémissement d'admiration contenu courait sur toute l'assemblée, et le prince, penché vers sa belle-mère, l'entretenait de son bonheur, quand une rumeur inaccoutumée arrêta les mots sur ses lèvres ; on entendit un bruit de fer, et par les ogives ouvertes sur les jardins, on put voir une double haie de *caudillos* (2) envelopper l'habitation ; la porte de la salle s'ouvrit aussitôt avec fracas ; ces mots lancés dans le silence sont prononcés d'une voix forte : « Message du roi ! » A l'instant même un

(1) Mahomet VII El Azéri ou Izquierd (le gaucher), successeur de Joseph III, roi de Grenade en 1423, et trois fois dépossédé du trône. Il en fut définitivement renversé en 1445, par son neveu Aben Osmin, remplacé lui-même, en 1453, par le prince Aben Ismaël, que nous mettons ici en scène.

(1) *Almohadons*, coussins bordés de galons d'or, sur lesquels s'asseyaient les Orientaux et les Mores.

(2) *Caudillos*, soldats chez les Mores.

essaim de *reposter* (1) portant le cimenterre nu fait irruption dans l'assemblée : leurs rangs s'ouvrent, et un vizir, sans presque dépasser le seuil, s'arrête devant Ismaël et dit ces paroles hautes : « Prince Ismaël, au nom de mon maître, cesse cet appareil de noces : il a disposé de ta fiancée ; Fatma deviendra ce soir même l'épouse du vizir Hassan ; je vais la conduire dans son palais ; Mahomet veut être obéi. » Et profitant de la stupeur qui se lit sur tous les visages, des esclaves noirs saisissent Fatma tout enveloppée de ses voiles et dans son brillant costume de mariée ; on la dépose évanouie dans une litière restée hors de l'habitation ; les rangs des gardes se referment derrière ce cortège silencieux, il s'éloigne et tout disparaît.

L'indignation avait paralysé le prince Ismaël ; revenu à lui, il commanda à sa douleur par un prompt effort, et sut ne la manifester ni par une résistance impossible, ni par d'inutiles épanchements ; mais avec un accent profond il fait appel à ses parents, à tous ses amis, qui se pressent autour de lui et jurent de venger sa cause ; puis il se jette sur ses armes, monte en selle et sort de Grenade avec cette brillante escorte, déterminé à n'y rentrer que vainqueur et le cimenterre à la main. Le fugitif ne s'arrêta qu'au camp des chrétiens castillans jusqu'alors alliés de Mahomet II, comptant aviser aux moyens d'y organiser sa vengeance. Le roi de Castille Juan II, lui promet un renfort de troupes, et le prince mora va les attendre dans la citadelle de Montefrio.

Mais déjà de grands changements s'étaient accomplis dans Grenade ; Mahomet était dans les fers ; un autre neveu de ce prince, Aben Osmín dit *le Boiteux*, secrètement informé des événements qu'on vient de lire et de la disposition d'Ismaël, s'était fait un parti dans l'ombre, avait renversé le vieux roi et s'était assis sur son trône. Tous les partisans d'Ismaël, demeurés encore dans la ville, en étaient sortis cette même nuit et avaient gagné Montefrio. L'intrépide et sage Abdilvar, grand vizir de Mahomet, et chef de la tribu des Abencerrages, y arriva l'un des premiers avec cette vaillante élite de la jeunesse grenadine. C'est par lui qu'Ismaël apprit les événements accomplis ; en même temps, ses fidèles amis le pressent de ne rien changer à ses plans et de réclamer par les armes un trône qui lui appartient. Mais des lenteurs interminables ajournèrent l'exécution des promesses de Juan II, et plusieurs entreprises hostiles et victorieuses d'Aben Osmín contre des places frontières de la Castille, en haine de leur souverain, occupèrent plus de huit ans. Alors il fallut en finir. Ismaël quitta Montefrio avec une nombreuse armée. Aben Osmín, de son côté, s'environna des Zégris et des autres tribus rivales et ennemies des Abencerrages, fit appel à toute la chevalerie de Cordoue et des provinces d'alentour ; ensuite il chercha du regard un chef à placer à leur tête et digne de commander à des troupes aussi valeureuses. Une aventure romanesque allait lui en susciter un.

Mohammed, jeune Abencerrage, fils du grand vizir Abdilvar, était doué des avantages et des qua-

lités les plus remarquables. Intrépide comme son père, jeune, beau et même poète, il était l'orgueil de Grenade et la gloire de sa tribu. Seul, quand les Abencerrages partirent, il n'avait pas voulu quitter son palais, et ni les instances, ni les larmes même des siens n'avaient pu ébranler sa résolution ni lui arracher le secret de sa résistance. C'est qu'un intérêt tout-puissant l'attachait aux murs de Grenade. Un jour, au milieu d'un tournoi, faisant voltiger dans la lice son azezan le plus léger, le hasard avait dirigé ses yeux vers un angle de la place de Bib-Rambla, et ce qui l'y avait frappé était resté dans sa mémoire : c'était, parmi l'agencement de fleurs qui encadrait une fenêtre moresque, une ravissante figure de jeune fille du type arabe le plus pur. En enveloppant d'un regard cette enfant fascinée par les merveilleuses passes de son cheval, et sans doute aussi par la grâce du cavalier, Mohammed se sentit ému d'une satisfaction secrète. Bien qu'accoutumé aux succès des joutes, ce jour-là il se surpassa lui-même et remporta tous les honneurs du tournoi. Dès le lendemain il s'empressa de s'informer du nom et du rang de la jeune Arabe ; il la vit même avec sa mère au sein de la noble société de Grenade, et sut que par son haut lignage, la fortune de sa maison et ses qualités personnelles, elle était en tout son égale et digne de fixer ses vœux. Mais ce qu'il apprit d'elle-même eût pu décourager un caractère moins ardent et moins résolu que le sien. Elle avait pour père un vizir, grand favori d'Aben Osmín, d'ailleurs irréconciliable ennemi des Abencerrages, violent, implacable, emporté, et capable d'ôter la vie à sa fille sur l'indice le plus léger du penchant qu'elle eût laissé paraître pour l'un d'entre eux.

C'est sur ces entrefaites que s'organisait l'armée de l'usurpateur de Grenade. Alors l'imprudent Mohammed conçoit une pensée fatale : — « Le vizir, dit-il en lui-même, ne consentira jamais à donner la main de sa fille à l'Abencerrage ; mais que pourra refuser le roi au plus fort soutien de son trône, au vainqueur du prince Ismaël ? »

Et il se rend à l'Alcazar.

Aben Osmín vit avec joie passer à son parti un tel défenseur et lui confia le commandement de l'armée. Mohammed était le plus fier, le plus intrépide des Mores. La ville aux belles tours s'émut (1), le jour où le bruit des fanfares proclama l'entrée en campagne de cette brillante milice. Mais le droit et la bonne cause devaient triompher cette fois ; Ismaël fut victorieux dans la plaine des Alporchones (2). Mohammed, malgré sa bravoure, vit sa brillante armée fauchée comme un champ d'épis mûrs. Tout en dirigeant la bataille, il ne pouvait se résoudre à croiser le fer contre sa tribu ; trahi par ses officiers, mal obéi de ses soldats et défait sur toutes ses lignes, il se précipita sur le champ de bataille, appelant la mort à grands cris et ne pouvant la rencontrer. Quand la nuit et la solitude envahirent ce champ muet, il se laissa emporter à la course de son cheval, repassa à son insu la frontière, et

(1) *La ciudad a las hermosas torres*, nom que les historiens espagnols donnent à Grenade.

(2) En 1452.

(1) Officiers de la milice moresque.

rejoignit, sans l'avoir cherché, le dernier débris de ses troupes échappé au fer ennemi.

Au premier bruit de ce désastre, un cri de douleur fut poussé par tout le royaume. Bientôt rentrèrent dans Grenade les survivants de cette armée naguère encore si imposante : cent soldats sans chef et sans ordre portant sur leurs fronts consternés le sceau de la honte de leur défaite. Tous les habitants de la ville, les plus nobles familles même accouraient les interroger sur la destinée de leurs pères, de leurs frères ou de leurs fils, puis s'abandonnaient sans réserve à l'explosion de leur douleur. Le roi, sans nouvelles directes et sans détails sur la bataille, allait errant de salle en salle dans le palais de l'Alhambra sans trouver de soulagement à son agitation fiévreuse ni dans les souffles embaumés que lui envoyaient ses jardins, ni dans les vaines consolations qu'essayaient de lui donner ses femmes et ses vizirs. C'est au sein de ce deuil public, que le malheureux Abencerrage Mohammed parut devant Aben Osmin. A peine en est-il aperçu, qu'il voit s'allumer l'œil du tigre : « Traître ! s'écrie ce prince ingrat, tu n'as pas su mourir en brave au soleil du champ de bataille, tu vas périr dans un cachot, et périr de la mort des lâches ! » A l'instant les gardes du prince se jettent sur le jeune chef ; on le saisit, on le désarme, on l'entraîne au fond d'une tour. Des bourreaux attendaient leur proie ; l'éclair jaillit d'un cimetière, et la tête de l'Abencerrage roule et rebondit sur le sol.

A partir de ce moment, chacun des jours d'Aben Osmin fut marqué par des actes de barbarie. Déjà la mort injuste de Mohammed avait porté au dernier point l'irritation des Grenadins ; le roi devint en horreur à tous. Cependant son trône croulait. Bloqué par Ismaël dans sa capitale, il voyait des fenêtres de son palais des détachements d'Abencerrages venir braver ses défenseurs aux portes mêmes de la ville, souffler le feu de la sédition au sein de sa garde elle-même, et ouvrir leurs rangs aux seigneurs et aux officiers de Grenade excédés par ses défiances et harcelés par ses espions. Le despote se vit perdu. Alors il songea à la fuite, mais voulut, en se retirant, laisser une horrible vengeance dans les remparts de l'Alhambra. Par son ordre, des émissaires annoncent par toute la ville une grande solennité pour sa prochaine abdication ; ils convoquent dans l'Alcazar, pour un jour et une heure déterminés, la tribu des Abencerrages, les grands officiers de l'armée et les autres partisans les plus dévoués du prince Ismaël. Ce jour venu, des corps de troupes qui lui sont restées fidèles remplissent secrètement le palais du Généralif (1), tous les passages sont gardés, et des sicaires invisibles occupent les appartements et les salles de l'Alcazar.

II

L'ALHAMBRA

S'il est des ruines célébrées dans tous les pays de l'Europe, riches en brillants souvenirs, splendides

(1) Le Généralif est l'un des palais situés avec leurs jardins dans l'enceinte de l'Alhambra.

encore dans leurs restes et caressées de doux soleils, ce sont celles de l'Alhambra : l'Alhambra, séjour des rois mores, séjour sans égal dans le monde par le goût de son ordonnance, sa magnificence inouïe, la rare beauté de son site et la magie de ses jardins.

D'où est venu le nom d'Alhambra, qui veut dire *rouge* ou *vermeil*, donné à cette résidence dès le temps de sa fondation ? Est-ce d'une cité détruite, peut-être appelée *la Vermeille*, dont l'histoire mystérieuse n'est point arrivée jusqu'à nous et que son peuple aurait quittée pour habiter cette montagne ? Est-ce, comme le rapporte une tradition, parce que ces palais furent tous élevés de nuit, et que leurs remparts vus de loin à la clarté des torches, semblaient rouges et embrasés ? Ou plutôt ont-ils pris ce nom de la terre d'un brun rougeâtre où furent creusées leurs assises ? — C'est ce qui n'est point éclairci.

L'Alhambra, forte citadelle où pouvaient habiter au large quarante mille hommes au moins, renferma dans sa haute enceinte une réunion de palais, de terrasses, de coupoles, de minarets. Cette enceinte fortifiée se développe sur le plateau le plus élevé de la montagne du Soleil, *la sierra del Sol* de Grenade. Ses puissants remparts, ses tours dentelées, ses édifices merveilleux, les brises de la sierra Nevada qui lui apportent sur leurs ailes la pure fraîcheur de leurs neiges et les enivrantes effluves des roses qui, encore au mois de décembre, s'épanouissent sur leurs pentes : cet assemblage unique au monde faisait de cette résidence une vision resplendissante et une seconde cité près de la cité de Grenade. Les créneaux de toutes ses constructions perçant les masses de verdure des jardins qui les enveloppent, ressemblaient au semé d'étoiles d'un ciel assombri par la nuit.

De l'Alhambra on domine tout Grenade, ses grosses tours, sa délicieuse Vega, surnommée le jardin de l'Andalousie ; à son pied se prolonge à l'est la vallée de *los Carménès* (mot qui veut dire *des jardins*), océan de palmiers, de myrtes, de citronniers, de lauriers roses et des plus beaux arbres fruitiers de tous les climats de la terre recelant sous leurs frais ombrages les palais de marbre et les ravissantes maisons de plaisance qu'y possédaient quarante alcades : retraite unique dans son genre, l'un des plus beaux sites du globe, à qui on donne sur les lieux les noms de *vallée de Délices* et de *vallée du Paradis*. Les eaux du Génil, celles du Darro baignent et entourent les racines de la montagne, ceinte, dans cette région même, d'un double cordon de murailles fortifiées. Le reste, de là au sommet, n'offre que d'inaccessibles escarpements. On arrive à la haute cime du seul côté de l'orient, par une montée très-abrupte où rampe la mente sauvage et où fleurissent les violettes ; on franchit des ruisseaux limpides qui vont se cacher et se perdre dans des bouquets de bois voisins ; mais un chemin plus fréquenté, plus large, peuplé de maisons et moins recherché des artistes, est la rue de *los Gomèlés*, qui mène aussi aux Tours vermeilles, belles et imposantes ruines situées sur un mamelon assis vis-à-vis de l'Alhambra (1). Au sommet de cette montée on a

(1) La vaillante tribu des Gomèlés, dévouée aux rois de Grenade, obtint de ces princes la permission de bâtir ses

devant soi la porte du Jugement, tour carrée flanquée de tourelles et recelant de vastes salles où les anciens rois de Grenade rendaient eux-mêmes la justice selon la coutume de l'Orient. On franchit la porte Moresque, on arrive à celle du Vin, puis à la place des Citerne. On est alors dans l'Alhambra. A droite, on a l'Alcazaba, antique et sombre forteresse hérissée de tours menaçantes. Celle de la Vela (la voile) les surpasse toutes par l'âge et par la sévérité de l'aspect. On ressent, en la contemplant, une terreur instinctive. Que de redoutables secrets a scellés cette porte basse dont la baie est si resserrée qu'un homme à peine y peut passer ! Que de mystères insondables ensevelis depuis des siècles dans ces corridors ténébreux, ces escaliers étroits et roides, ces salles voûtées et muettes où circule un jour indécis ! Au pied de ces murs formidables on est, par l'imagination, transporté dans la nuit des âges ; on croit voir une de ces tours chères aux légendes arabes et qui cachaient dans leurs entrailles des émirs cruels, des astrologues centenaires, ou de ces sorcières puissantes dont le renom et la demeure excitaient à la fois la crainte et une invincible curiosité. L'Alcazaba est le plus ancien noyau de Grenade ; c'est du rocher qui la supporte qu'insensiblement et de proche en proche s'est dilatée cette cité, qui en 1338 ne comptait pas moins de soixante-dix mille maisons et cinq cent mille âmes.

L'Alcazar, l'un des palais renfermés dans l'enceinte de l'Alhambra, était la résidence spéciale du souverain (2) ; il ne laissait voir au dehors que son grand rempart lisse et nu ; mais à l'époque des rois mores, celui qui en franchissait le seuil pouvait se croire transporté dans l'empire des magiciens et des fées. Partout, aux voûtes, au dallage, aux chapiteaux des colonnades et sur l'étendue des murailles, le marbre blanc, le stuc et l'or ; l'or formant là-haut, aux plafonds et à l'intérieur des coupoles, des nappes entières d'une ornementation onduée simulant ici des écailles, plus loin d'innombrables zigzags et d'autres fonds capricieux ; l'or fouillé, pétri comme la pierre l'est ailleurs, et composant avec le stuc, avec le jaspé, avec le marbre, des entrelacs, des écussons, des semés d'étoiles étincelantes.

C'était Mahomet Alhamar, l'un des plus grands princes de l'Espagne, et neuf d'entre ses successeurs, qui avaient doté l'Andalousie et Grenade des merveilles de l'Alhambra. C'est lui qui avait fait parvenir les eaux du Darro des profondeurs de la vallée jusqu'aux plus hautes régions de la montagne

habitations des deux côtés et tout le long de cette voie, qui conserve encore le nom de Gomêles.

(1) L'enceinte de l'Alhambra, outre l'Alcazar, la forteresse de l'Alcazaba et la grande mosquée royale, contenait encore : le palais du Général (appelé aussi *del Recreo* ou palais de la Solitude), le palais des Alijares et celui de la Fiancée (*de la Novia* ou de Darlaroca), l'un et l'autre situés sur les crêtes les plus élevées de la montagne du Soleil ; le palais de Darlaet, assis sur le bord du Génil, et dont il ne resta longtemps que la *Casa de las gallinas* ; le palais du Cadi ; celui de Muza, l'un des fils de l'avant-dernier souverain de Grenade, et la *Rauda*, ou palais sépulcral qui renfermait les tombeaux des rois mores. Il ne reste plus que des ruines de toutes ces somptueuses retraites, qui, à l'exception de la Rauda, étaient des séjours de délices.

du Soleil pour en enrichir ce palais, où on les rencontraient partout, et qui alimentaient ses fontaines, ses bains somptueux, ses bassins de marbre et les innombrables ruisseaux qui murmuraient dans ses jardins et y bondissaient en cascades. Les murs de la cour d'Arrayan, ses galeries, le salon de Comarech, et tout ce quartier du palais, offraient l'écusson de ses armes peint et sculpté parmi des masses de fleurs, des entrelacs et des inscriptions en langue arabe, toutes à la gloire d'Allah. La bande diagonale d'azur qui s'y montrait sur champ d'argent portait pour devise : *Wale Galib de Allah*. Dieu seul est vainqueur. Ce sont, d'après la croyance des Mores, les mots tracés sur le lambel de l'ange qui apparut dans les airs aux troupes arabes pendant la bataille d'Alarcos, et qui leur prédit le triomphe qu'elles allaient remporter sur l'armée chrétienne (1). Toutes les œuvres d'Alhamar portaient un incroyable cachet de magnificence ; la voûte de la mosquée de l'Alcazar, aujourd'hui détruite, et qui était un chef-d'œuvre de filigrane de pierre, disparaissait sous un semé de fleurs d'argent.

Que de splendeurs ont rayonné dans la salle des Deux-Sœurs (2) et dans la salle des portraits (3) ! — Franchissons ces bosquets de myrtes : voilà la tour de Comarech, le merveilleux édifice entre tous ceux de l'Alhambra : des murs jadis sculptés, brodés, des murs uniques dans le monde ; à l'intérieur, quelle richesse ! on y a visité longtemps l'appartement et le cabinet de toilette de la sultane. Que de miradors enchantés (4), que de perspectives féeriques !

Séjour de délices et lieu de détention de princes, cette tour est restée célèbre dans l'histoire de l'Alhambra. Ce salon au rez-de-chaussée est celui des *Ambassadeurs* ; il a vu, au temps des rois mores, toutes les pompes de la cour, toutes les réceptions princières, toutes les solennités des unions des rois de Grenade. De là, les regards s'enfonçaient dans les jardins de Lindaraya, dont les aspects rivalisaient avec ceux du Généralife.

(1) La victoire d'Alarcos fut remportée en 1195 par Almanzor, roi de Maroc, sur Alphonse IX, roi chrétien de Léon et de Castille.

(2) La vaste salle des Deux-Sœurs doit son nom à deux magnifiques dalles jumelles de marbre blanc qui, à elles seules, en forment presque tout le pavage.

(3) On y voyait représentés, assis en cercle et accroupis sur des coussins à la manière orientale, dix Mores à très-longue barbe, la tête enveloppée du capuchon de leur burnous et la main posée sur la garde de leur cimeterge. C'étaient, dit-on, les dix monarques qui ont construit ou embellis l'Alhambra. Les autres peintures reproduisaient des épisodes de la chevalerie errante ; des dames, ici gardées dans des tours par des enchanteurs ou des monstres, appelant des chevaliers à leur aide ou en recevant du secours, là, se jetant éplorées entre deux champions acharnés à frapper d'estoc et de taille ; quelques-unes sortant de leurs châteaux pour remercier ou pour recevoir leurs libérateurs ; d'autres rêvant au bord des eaux ou cherchant à lire leur destinée sur des tables cabalistiques.

(4) Les *miradors* sont des espèces de balcons qui tiennent du belvédère et de la terrasse. Ceux des jardins de Lindaraya, de la Reine, des Infantes, de Bellevue, s'ouvraient sur les perspectives les plus admirables de l'Andalousie.

III

TRAHISON

Mais c'est pénétrer trop avant dans ces murailles interdites : à l'époque où nous nous plaçons, l'accès du cœur de ce palais n'a jamais été sans danger ; partout dans ces lieux de délices veillent le soupçon et la défiance ; chacun de ces bosquets de myrtes, chaque embrasure au jour voilé dans ces salles splendides, chaque pli des lourdes tapisseries dont la frange balaye le sol, recèle un cimetière nu et cache un bras prêt à frapper au moindre signe du maître. Retrons-nous donc vers l'entrée, et gagnons la cour des Lions, ainsi appelée des douze lions qui supportent la vasque d'albâtre de sa fontaine, et l'une des quatre situées aux quatre angles de l'Alcazar. Que de choses ont vues ces murs, scènes englouties depuis lors dans la profonde nuit des siècles ! L'histoire presque entière de l'Alcazar s'y est inscrite en épisodes, les uns charmants comme les roses qui n'ont pas cessé d'y fleurir, les autres sombres et terribles comme les ouragans du nord, que ces lieux ne connaissent pas.

C'est un de ces drames tragiques que méditait Aben Osmin, quand il invita les Abencerrages à la feinte solennité qu'il annonçait dans l'Alcazar.

Au jour et à l'heure fixés, on vit le cortège royal entrer dans la cour des Lions. Que d'or ! quel luxe de costumes ! que de joyaux sur les turbans ! que de pierres sur les poignées des cimetières, et aussi que de yatagans cachés dans les plis des ceintures ! C'était le roi Aben Osmin entouré de toute sa garde, de ses partisans les mieux éprouvés, et de la tribu des Zégris, dévoués à ses intérêts et prêts à toutes ses vengeances. Il était allé en personne attendre les premiers arrivants des Abencerrages au seuil même de l'Alcazar ; trente-deux s'y étaient déjà présentés, et il les amenait en masse dans cette retraite enchantée où déjà la fraîcheur des brises tempérait les chaleurs du jour. Jamais le front d'Aben Osmin ne s'était montré plus serein, et jamais son regard n'avait dispensé autant de caresses. Après quelques pas il se tourne, et du geste appelant ces Abencerrages, il leur montre une porte laissée entr'ouverte à dessein : « Entrez, leur dit-il, et voyez. » A peine chaque Abencerrage a-t-il franchi le seuil fatal, qu'il est silencieusement saisi, bâillonné et chargé de liens par des nègres robustes et bien armés. On les traîne l'un après l'autre auprès de la vasque de marbre qui, au centre de cette salle, recevait une eau jaillissante. Leur sang rougit les belles ondes qui entretenaient dans ce séjour une bienfaisante fraîcheur. Le roi et ses satellites insultèrent aux tortures de leurs victimes, et ne se retirèrent qu'après le supplice de la dernière, et quand la vasque déborda. — Selon quelques historiens, un incident inattendu détourna le coup odieux préparé aux autres Abencerrages, heureusement retardataires. Un enfant, page d'Yezid, l'une des premières victimes et qui était tendrement attaché à son bienfaiteur, avait pénétré sur ses pas, jusque dans la cour des Lions. Témoin de l'horrible attentat, il sut composer son visage, comprima ses cris de terreur, et se glissant tout éperdu parmi la foule des Zégris, se déroba inaperçu de la cour et de l'Alcazar. Se pré-

cipitant tout en pleurs au devant des Abencerrages qui gravissaient la montée au pas tranquille de leurs chevaux : « N'avancez pas ! leur cria-t-il ; la trahison est dans ces murs, le fer et la mort vous attendent ; là-haut on égorge vos frères ; j'ai vu massacrer mon cher Yezid, je suis tout couvert de son sang et de celui des autres Abencerrages. Fuyez ! fuyez ! n'avancez pas ! » — Alors ses cris et ses sanglots éclatèrent, et ses larmes baignèrent à flots les gantelets de ces guerriers que pressent convulsivement ses petites mains. Les Abencerrages, surpris, hésitent et doutent encore ; ils retournent au devant des derniers de leurs frères qui arrivaient après eux, interrogent ensemble l'enfant, tiennent rapidement conseil, puis éperonnant leurs montures, mettent pied à terre à l'Alcazaba, et se jettent dans l'Alcazar. En même temps des bruits confus se répandaient hors du palais ; le peuple s'émeut, les portes de la demeure royale sont enfoncées et l'intérieur est envahi. Alors une foule irritée viola ces profondes retraites interdites à tout regard et que personne n'abordait hors le souverain de Grenade et quelques favoris privilégiés. Les flots d'un peuple forcené inondèrent ces galeries où le marbre, l'albâtre et l'or unissaient leurs magnificences. Des vociférations furieuses éclatèrent dans ce silence que jamais aucune parole n'osait troubler. Quels ne furent pas les frémisséments et l'horreur de la multitude faisant irruption dans le lieu fatal ! Un immense cri de vengeance monta tout d'un coup jusqu'aux voûtes et fit retentir le palais. Ainsi s'engagea une lutte que nous n'avons pas à décrire. — Les Zégris défendaient le roi, soutenu aussi, dans cette mêlée, par la tribu des Gomèlès, voués à la cause royale. Les Abencerrages, moindres en nombre, se comportèrent en héros, mais la moitié d'entre eux périrent, écrasés par la masse de leurs ennemis.

Pendant ces scènes désolantes, Aben Osmin et ses complices sautèrent, prompts comme l'éclair, sur des chevaux qu'on leur tenait tout sellés, s'enfuirent par une poterne encore aujourd'hui existante au flanc du *Généralif*, et, précipitant leur galop au penchant du *cerro del Sol*, s'enfoncèrent et disparurent au fond de la vallée du Darro. Vainement plusieurs cavaliers se lancèrent dans toutes les directions et coururent comme le vent, afin de retrouver leurs traces, ils ne purent rien découvrir. Plus tard un parti de brigands infesta la sierra Nevada et sema longtemps la terreur dans les gorges des Alpuccas. Dans le chef de ces scélérats, des Grenadins qu'ils arrêtaient, mais qui surent leur échapper, reconnurent Aben Osmin. L'Andalousie a voué à l'exécration le nom de cet indigne prince, dont les traces abominables devaient être à peine effacées par le règne réparateur du juste et bon roi Ismaël. C'est en 1433 que fut décimée la plus généreuse tribu que Grenade compta jamais. Le lieu où ce drame sanglant s'accomplit a gardé sa physionomie, et le souvenir de ce fait y est encore, tout vivant. On l'appelle la *salle des Abencerrages* ; on y conduit le voyageur, on lui raconte cette histoire, et telle est la vitalité et la force des traditions, que la tache d'un rouge sombre produite par l'humidité au fond de la vasque de marbre est réputée de siècle en siècle provenir du sang des Abencerrages, que le temps, dit-on dans Grenade, n'a pu ternir ni effacer.

Du reste, cette salle des Abencerrages, très-petite, basse, assez sombre, et telle qu'elle se voit encore aujourd'hui, n'offre rien de remarquable à l'œil averti, à l'âme si péniblement impressionnée du touriste; mais la cour des Lions qui la précède, et dont les murs furent aussi témoins de la lâche trahison du roi moro, conserve toujours le cachet d'une rare magnificence, et peut passer à bon droit

pour un des types les plus purs et les plus riches de l'architecture moresque. La charmante gravure offerte par le *Journal des Demoiselles* à nos jeunes lectrices, le leur dira d'ailleurs assez, pour que nous n'ayons pas à insister nous-même sur les beautés de cette merveille de l'Alhambra.

M^{me} FELICIE D'AYZAC.

(La fin au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE.

LA FEMME FORTE

CONFÉRENCES DESTINÉES AUX FEMMES DU MONDE

PAR MONSIEUR LANDRIOT

Evêque de la Rochelle.



PRÈS les ouvrages de piété classique, qui ornent la bibliothèque de celles même qui ne lisent guère, *l'imitation, la Vie dévote, les Lettres de Fénelon, les Elevations sur les Mystères*, je crois qu'on ne peut trouver pour une femme un meilleur livre que ces *Conférences*, qu'un des évêques les plus distingués de France a prononcées dans une réunion mensuelle des dames de charité de la Rochelle. Et quand nous disons *meilleur*, nous entendons par là le livre le mieux fait pour opérer des fruits durables dans les âmes, le livre qui atteint le mieux son but, le livre qui enseigne le mieux, et, mieux que d'autres, est approprié à son public. Ces *Conférences* ont été prononcées devant un auditoire de femmes; leur digne auteur n'avait d'autre but que de les proportionner aux besoins des épouses, des mères qui l'entendaient, et il a prouvé, par le choix des sujets, par les deductions qu'il en tire, sa parfaite connaissance du monde et du cœur, et dans ses conseils la finesse se mêlant à la mansuétude évangélique, le discernement à la douceur, prouvent que ce pasteur indulgent est aussi un guide sagace, qui peut préserver des périls du chemin.

Monseigneur Landriot a choisi dans la Sainte Ecriture l'admirable portrait de la femme forte, et, verset par verset, il l'a analysé en l'appliquant aux devoirs, aux occupations, aux destinées des femmes de notre temps; il a su tirer de la poésie biblique les plus nobles images et les plus suaves comparaisons. — Une fois de plus, ces pages dictées par l'Esprit-Saint, et qui ont à tant de reprises inspiré

les orateurs et les écrivains chrétiens, ont dicté des conseils, des pensées qui, sous la forme moderne, sont remplis de la moelle antique, et la confiance que l'on doit accorder à ces pieux avis, est d'autant plus grande qu'ils sont appuyés sur le Livre sacré, où les promesses de Dieu et les obligations des hommes sont fidèlement tracées.

Le portrait de la femme forte n'est pas celui d'une recluse, servant le Seigneur dans le temple, parmi les jeûnes et les prières, ainsi que le faisait Anne, la prophétesse; c'est celui d'une femme du monde, si l'on peut s'exprimer ainsi, veillant à l'honneur et aux intérêts de sa famille, et rapportant à Dieu, dans le secret de son cœur, tous les moments d'une vie utilement employée. L'Esprit-Saint la dépeint laborieuse et dévouée, charitable et douce, épouse admirable, mère aimante, maîtresse vigilante et bonne, vivant avec honneur, mourant sans crainte, et laissant une mémoire embaumée de louanges. La piété, la charité, les vertus domestiques sont les grands traits de ce noble tableau, et l'on comprend à quels heureux développements s'est prêtée ce thème sous la plume brillante de monseigneur Landriot.

Nous citerons quelques pages de cet excellent livre:

« La femme forte a considéré un champ, et elle l'a acheté, elle a planté la vigne du fruit de ses mains. On pourrait dire que, sous le nom de pain et de vin, l'écriture a voulu désigner toutes les bonnes choses de l'ordre temporel. La femme forte doit avoir l'œil à tout ce qui peut être utile à son mari, à ses enfants, à ses domestiques; elle doit se le procurer, en suivant les règles de probité, de sagesse, d'honneur et de modération dont nous avons parlé. Je ne voudrais pas certes exciter dans le cœur de la mère de famille une ambition déréglée, mais je tiens à expliquer vos devoirs, ou du moins ce qui vous est très-légitimement permis; et ainsi, je réponds à l'avance à ceux qui reprochent au christianisme de faire de la femme mariée une espèce de religieuse, ne s'occupant que de confréries et de pratiques de dévotions. La femme vraiment pieuse, tout en restant fidèle aux devoirs d'une piété éclairée, ne doit rien négliger de ce qui peut intéresser la prospérité même matérielle

de sa maison ; et si elle voulait imiter la vie de la religieuse et la forme de sa piété, « cette dévotion, dit saint François de Sales, serait ridicule, déréglée, insupportable. » D'autre part, évitons l'excès d'une ambition démesurée, car l'ambition est une passion qui sort des rails de la raison et de la sagesse chrétienne. Je voudrais cette vapeur réglée qui marche avec ordre, mesure et sécurité ; l'absence de vapeur, c'est l'infirmité et la mort ; la vapeur qui fait dérailler est un autre inconvénient non moins grave. Ni l'un ni l'autre doivent vous plaire, et ce que je désire dans l'intérêt de vos familles, c'est la vapeur conduite sagement ; c'est-à-dire l'action d'une femme prévoyante, sans inquiétude démesurée, s'occupant sérieusement de sa maison en tout honneur et toute probité ; c'est une intelligence active sans sortir du calme, économe sans parcimonie, réglée sans affectation, et faisant avec convection les honneurs de sa maison, sans oublier les intérêts de ses enfants et ses devoirs de mère de famille.

» Élevons-nous encore plus haut : l'Écriture Sainte a ordinairement un sens caché sous la lettre, et nous indiquant un monde supérieur. Brisons donc l'écorce de la lettre, et disons que le pain et le vin ne signifient pas seulement ce qu'il y a de meilleur et de plus utile à l'homme dans le sens matériel, mais qu'ils sont le symbole de choses plus élevées, et qu'ils nous laissent entrevoir tout ce qu'il y a de bon et d'avantageux dans l'ordre spirituel.

» La femme forte doit donc former dans son cœur une continuelle provision d'excellentes choses, afin de pouvoir, dans l'occasion, les distribuer à sa famille. Dans les sociétés qu'elle fréquente, il faut qu'elle sache recueillir les bonnes paroles, les précieux enseignements ; mais elle doit bien considérer toute chose : tout n'est pas bon à prendre dans les jardins de ce monde ; il y a souvent plus de plantes vénéneuses, que de fleurs parfumées et salutaires. Le devoir de la mère de famille est de faire un choix religieux et intelligent, et de mettre à l'écart tout ce qui pourrait blesser la foi, altérer la pureté de l'âme de ses enfants. Avant de conduire sa jeune famille dans le monde, elle considère si le temps est bien propice, si l'âme n'est pas encore trop jeune, trop accessible à de mauvaises influences ; elle examine si les sociétés où elle veut conduire ses enfants sont convenables, ou du moins, comme tout est relatif en ce monde, si elles ne sont pas trop avancées pour une jeune personne. Je m'explique ainsi, parce que souvent, on ne tient pas assez compte de cette différence d'âge, de caractère, d'impressionnabilité, qui change continuellement ce qui est relativement bon, ou du moins indifférent, et peut le rendre relativement mauvais. Ainsi, pour procurer à ses enfants un peu d'usage du monde, et d'un monde trop précocité, on leur enlève ce qu'il y a de plus précieux pour eux, l'innocence, l'amour de la simplicité, on développe en eux tous les germes de la mauvaise nature, et surtout, cette envie immodérée de plaire, qui peut, plus tard, leur causer d'amers chagrins. — De la sagesse donc, mesdames, de la sagesse dans le choix de tout ce que vous communiquerez à votre maison, et surtout à votre jeune famille. *Consideravit agnum.* Sachez tout examiner, tout peser, et mettre la dose en tout.

» Le sage ajoute que la lampe de la femme forte ne

s'éteindra point pendant la nuit. En suivant le sens littéral, nous serions naturellement conduits à parler de l'activité de la femme qui dort peu, se lève de grand matin, et devient ainsi le premier réveil de sa maison. Donnons un autre sens aux paroles de l'Écriture, un sens que les docteurs appellent analogique, c'est-à-dire qui va de bas en haut, qui sort d'un élément matériel pour arriver à une conclusion plus élevée.

» Heureuse la femme dont la lampe ne s'éteint point dans la nuit ! Heureuse la femme qui conserve encore quelques nobles idées au milieu de l'envasement des choses matérielles, dont le cœur demeure élevé sur les plages monotones et basses de cette vie ! Heureuse la femme dont la foi chrétienne est une lampe qui brille toujours dans la nuit de cette terre, dans les ténèbres des passions et de l'incrédulité. — Oui, mesdames, gardez une lampe dans votre cœur, et que cette lampe soit toujours allumée ! Qu'elle se conserve dans les retraites les plus profondes de l'âme, à l'abri des vents qui soufflent de toutes parts à l'horizon ! Cette lumière, c'est l'étoile du voyage, c'est la lampe du pèlerin, qui, la nuit, chemine dans la forêt. Il est des femmes qui conservent dans leur esprit une lumière vive, ardente et calme : c'est la lumière des grandes choses, des nobles projets, des saintes pensées ; il en est d'autres, au contraire, qui depuis longtemps ont étouffé leur lampe, et je ne vous nommerai pas les lieux où s'est ensevelie la clarté divine de leur âme. — Il est des femmes qui ont toujours quelque chose de frais dans le sentiment, d'élevé dans le caractère et la conversation ; ce ne sont point des femmes savantes, mais on sent, après quelques minutes d'entretien avec elles, que leur esprit et leur cœur ont une demeure de choix, sur les hauteurs du monde intellectuel et moral ; on sent que la foi et la piété chrétienne ont arrosé la tige qui soutient les fleurs de leur vie, et qu'elles lui ont donné un port à la fois noble et élevé. Il est, au contraire, des femmes qui s'enterrent tous les jours dans leur pot-au-feu, dans les cendres de leur lessive, ou bien, ce qui est pis encore, dans tous les bruits de ville, dans toutes les chroniques malveillantes, et dans ce cortège de choses étroites, petites, haineuses, qui n'abaisse pas seulement le niveau des âmes, mais les nourrit encore de fiel et d'aigreur. — Entre ces deux catégories de femmes, mon choix est tout fait ; je désire que vous apparteniez à la première, que toutes, vous portiez haut la lumière de votre vie, de vos idées, de vos sentiments, sans jamais les ensevelir dans la fange, la méchanceté ou le ridicule. J'aimerais mieux vous voir simple ménagère avec des idées proportionnées à cette position, car on peut être excellent sans avoir l'intelligence très-développée ; j'aimerais mieux vous voir simple ménagère que femme spirituelle et vicieuse. Mais ce que je préfère à tout, c'est la femme dont la lampe de la vertu, de l'intelligence et des sentiments élevés est toujours très-bien entretenue : *Non extinguetur in nocte lucerna ejus.*

» La femme forte a mis les mains à des choses fortes, et ses doigts ont pris le fuseau. — Mettre la main à des choses fortes, n'est-ce pas l'exercice de la vie tout entière ? La vie de l'homme n'est point un sommeil sur un lit de roses ; la vie est un chemin raboteux, où il faut mettre continuellement la main

à des choses fortes et difficiles. — Consultons d'abord l'histoire de notre propre cœur. Vous avez besoin de mettre une main continue à la réparation des brèches de votre intérieur ; il vous faut mettre la main et la mettre vigoureusement pour arrêter cette tendance de votre cœur, cette impétuosité de nature et cette violence de caractère ; pour réprimer cette malveillance, ce projet de vengeance, cette aigreur qui se trahit partout, dans vos actions, vos paroles, et jusque dans votre silence. Mettez la main tantôt à gauche, tantôt à droite. Cette intervention continue sera très-nécessaire pour maintenir l'âme en équilibre, et fussiez-vous comme le géant Briarée, à qui la Fable donnait cent bras, vous auriez toujours fort à faire.

» Voyez cette circonstance fâcheuse où peut se trouver votre famille, cet écueil où peuvent aller se briser son honneur et sa prospérité, ne vous endormez point : soyez prudente et sage. Votre maison, avec un luxe relativement somptueux et de magnifiques apparences, décline à l'intérieur, et vous vous en apercevez, soyez à l'œuvre, armez-vous de courage ; c'est là l'occasion où il faut mettre la main à des choses fortes, et d'autant plus que tout se passera dans l'obscurité d'un silence peu favorable à l'amour-propre, mais très-favorable à l'épanouissement des vraies et solides vertus. Mettez non-seulement la main, mais le cœur, à des choses fortes et difficiles. Supportez les chocs, résistez aux coups du malheur, soutenez autour de vous toutes les faiblesses, toutes les défaillances. — Que dirai-je encore ? Est-il un jour dans la vie où la femme n'ait pas à mettre la main à quelque chose ? Est-ce que le vaisseau de la famille et des affaires n'est pas exposé à des avaries quotidiennes ? Puis, quand tout semble heureusement achevé, il reste à supporter la monotonie des mêmes actes, et ce ciel de plomb qui pèse sur nous, et ce roulis de l'existence qui finit par donner mal au cœur. O femme chrétienne ! mettez continuellement la main à des choses fortes ; ayez toujours le bouchier de la patience, de l'humilité, de la résignation ; la vie est ainsi faite, vous ne la changerez pas. L'épreuve est l'apanage inaliénable de l'existence humaine, vous n'y échapperez point, elle ira plutôt vous chercher dans votre lit comme une marée qui monte, et il faudra bien vous lever pour comprendre enfin la nécessité de la lutte et de l'application constante d'une main vigoureuse aux choses de la vie : *Maram suam misit ad fortia*.

» Elle rendra à son mari le bien et non le mal tous les jours de sa vie. Oui, tous les jours de sa vie ! Quand le mari est jeune, bien portant, et qu'il conserve encore les traces de quelques charmes de jeunesse, il est facile de lui faire du bien. Mais plus tard, arrivent les rides de la faiblesse ; les maladies avec leur triste cortège frappent à la porte ; le caractère devient quelquefois sombre, morose, difficile, susceptible en raison même de la faiblesse. C'est l'heure de l'épreuve pour la véritable dévouement ; c'est alors qu'il faut un redoublement de soins, d'attentions, de services, et surtout de cordiale affection. On dit que le vin est le lait des vieillards ; cette parole est encore plus vraie du vin de l'affection. Vous devez avoir dans votre cœur quelques gouttes de ce vieux vin ; vous devez en avoir en abondance, pour peu que vous ayez conservé celui de la jeunesse

et de l'âge mûr. Donnez-en tous les jours une coupe remplie jusqu'aux bords à votre mari, qui déjà succombe, et dont le front porte les traces de la fin de son automne et du commencement de l'hiver. Donnez du vin à ceux qui ont le cœur triste, dit l'Esprit-Saint, et le meilleur vin, celui qui réchauffe le mieux le sang de l'âme, alors qu'il se glacerait peut-être au souffle de la froide indifférence, c'est le vin de l'affection. »

Nous avons cité cette dernière page, touchante et belle, bien qu'elle ne soit pas encore applicable à nos jeunes lectrices. Elles n'ont pas de vieux maris, vieux compagnons de route que leurs soins pourraient égayer ; mais n'ont-elles pas de vieux parents, et la jeunesse n'est-elle pas souvent avare de ses trésors, envers ceux qui l'ont précédée dans la vie ? Le rôle des enfants est de recevoir, mais celui de la jeunesse n'est-il pas de donner, de donner à ceux dont elle a tant reçu jadis ?...

Nous pourrions, et voudrions faire de plus longs emprunts à l'ouvrage de monseigneur Landriot, mais à quoi bon ? la plupart d'entre vous s'empresseront de se le procurer, et à toutes nous ne pouvons que répéter : Prenez et lisez (1).

LES REMÈDES SOUS LA MAIN

Par le docteur J. P. DES VAULX (2).

Ce petit volume, qui fait partie de l'excellente Bibliothèque de Lille, peut rendre de grands services aux familles, et particulièrement à celles qui habitent la campagne, aux personnes qui s'occupent des pauvres, aux instituteurs, à tous ceux enfin qui ont pour devoir et pour mission de soulager les souffrances des autres. Ce n'est pas un livre de médecine, car la science de la santé et de la maladie est d'une étude si difficile que de longues années suffisent à peine à en pénétrer les mystères, et la vie humaine est si précieuse qu'il n'en faut jamais confier le mécanisme à une main inexpérimentée.

Les Remèdes sous la main ne s'adressent qu'aux indispositions légères, pour lesquelles on n'a pas coutume d'appeler le médecin ; on trouvera dans ce volume un choix de remèdes faciles propres à les soulager, et des avis prudents qui indiquent les cas où il faut avoir recours sans retard aux soins éclairés de la science. Ce livre est écrit avec clarté, sans bagage scientifique, et il traite simplement et utilement des maladies les plus communes, telles que : — l'angine — l'apoplexie — les douleurs d'estomac — les coliques — la dentition — l'enlèvement des fractures — la grippe — l'ictère — l'insolation — le lumbago — la migraine — la rage — l'urticaire, etc. Nous voudrions voir ce bon livre dans toutes les bibliothèques de famille.

(1) Un joli volume in-12, 2^e édition, prix, 2 francs et 1/2. Chez Victor Palmé, 22, rue Saint-Sulpice, Paris, et chez Henri Oudin, à Poitiers.

(2) Un volume in-18, prix, 60 cent. A Lille, chez Lefort, Paris, rue Cassette, 29, chez A. Lécuyer.

MARGUERITE DE COMMINGES

« Nous avons écrit cette dernière page, touchante belle, bien qu'elle ne soit pas encore applicable à nos jeunes lectrices. Elles n'ont pas de vieux maris, vieux compagnons de route, de vieux parents, et la jeunesse n'est-elle pas souvent avare de ses trésors, avare de ceux qui l'ont précédée dans la vie ? Le rôle

A GENOUILLÉES aux pieds d'une statue de la sainte Vierge, trois jeunes filles, à peu près du même âge, récitait dévotement de pieuses oraisons, que la plus grande lisait à haute voix dans un livre d'heures, richement orné de belles peintures sur vélin.

Lorsque leur prière fut achevée, la lectrice passa doucement son bras sous celui de la plus petite, de la plus délicate de ses compagnes, et la fit asseoir sur un fauteuil.

« Prenez un peu de repos maintenant, ma bonne maîtresse, dit-elle, et confiez-vous en Dieu et en sa sainte mère.

— Hélas ! répondit celle-ci, n'était-ce point un assez grand malheur pour moi d'avoir vu mourir mon très-honoré père, faut-il que les jours de madame ma mère soient aussi en péril ! Si je la perds, que deviendrai-je ?

— Ne craignez rien, damoiselle — dit une voix qui fit tressaillir les jeunes filles qui se croyaient seules dans l'oratoire faiblement éclairé par la lueur d'une lampe — la comtesse Jehanne, que le ciel conserve, ne court aucun danger, priez Dieu seulement, ma noble maîtresse, que l'enfant qu'elle doit mettre au monde soit une fille et non pas un garçon.

— Et que m'importe à moi ! s'écria Marguerite avec effusion, pourvu que ma mère revienne à la santé.

— Oh ! reprit la vieille Marthe, est-il donc indifférent d'être souveraine de Comminges, de porter une couronne de comtesse, d'avoir de belles dames pour vous servir, des hommes d'armes pour exécuter vos ordres, ou d'entrer en religion chez les sœurs Minorettes de Samatan, comme vous y seriez obligée d'après le testament du feu comte monseigneur Pierre Raymond, si madame Jehanne vous donne un frère.

— Quitter ma bonne mère ! vivre en recluse chez les dames Minorettes, cela serait bien triste, dit Marguerite en laissant retomber sa tête sur l'épaule de sa compagne favorite.

— Pourquoi ? répondit celle-ci en baisant la main de sa maîtresse, m'est avis, au contraire, qu'il n'y a pas de plus grand bonheur que d'être toute à Dieu et à madame la Vierge.

— Vous le prenez bien froidement, Alix, répliqua la troisième jeune fille, qui se nommait Étienne ; moi, je trouve que le beau front de madame Marguerite est bien mieux fait pour porter une couronne que pour être couvert de l'humble voile des bonnes sœurs.

— Peut-être ! » murmura la jeune Alix.

Et comme Marguerite lui demandait si elle la suivrait au couvent : elle répondit avec tendresse :

« Ne vous suis-je pas dévouée à la vie et à la mort ! » répondit-elle avec tendresse.

— Oh ! tu es vraiment ma sœur, et l'on voit bien que le même sein nous a nourries, » s'écria Marguerite.

A cet instant un grand bruit se fit entendre dans la salle voisine, et messire Olivier, l'un des principaux barons de Comminges, vint mettre un genou en terre devant Marguerite, en l'appelant sa souveraine, et en la priant de le suivre chez madame Jehanne, qui la demandait.

« Mon Dieu, quelle est heureuse ! s'écria Étienne.

— Dieu fasse qu'elle le soit en effet, cousine ! répondit Alix avec un profond soupir.

— On dirait que le bonheur de ta sœur de lait te fait plutôt peine que plaisir, fillette, dit la vieille Marthe à Alix.

— Il me fait peur pour elle, répondit la jeune fille.

— Quelle folle ! reprit Étienne, que peut-il y avoir de plus heureux que d'être dame souveraine de Comminges, à moins de devenir reine de France ? Ah ! mon Dieu, combien je voudrais être à sa place ! »

Alix tourna sur sa compagne des yeux mouillés de larmes.

« Je ne sais quel triste pressentiment s'est emparé de mon âme, dit-elle, mais j'aurais préféré pour le bonheur de ma noble maîtresse l'humble séjour du monastère, où je l'aurais suivie si volontiers. »

Étienne leva les épaules et s'éloigna sans répondre, tandis qu'Alix, s'agenouillant de nouveau se mit à prier avec ferveur.

Le lendemain Marguerite, revêtue d'une robe de velours noir bordée d'hermine, à longues manches pendantes, le visage encadré par les nattes de ses beaux cheveux, la tête couverte d'un voile à franges d'argent surmonté d'une couronne de comtesse, fut solennellement proclamée souveraine de Comminges, selon l'ancienne coutume du pays, et le testament de Pierre Raymond son père, approuvé par tous les barons du comté.

Marguerite était une jeune fille de quatorze ans, au visage doux et triste, au caractère indécis et timide, qui n'avait nulle vigueur dans l'esprit, nulle force de caractère, et qui paraissait née pour obéir

bien plus que pour commander. Aussi, comme l'avait prévu sa sœur de lait, cette couronne brillante, dont on avait orné son front, ne tarda-t-elle pas à se changer pour elle en couronne d'épines. Les barons de Comminges, qui l'avaient proclamée souveraine, ne furent bientôt pour la petite comtesse que des protecteurs impérieux, qui dominaient sous son nom et ne lui laissaient que l'ombre de la souveraineté. Et Gaston Phébus, comte de Foix et de Béarn, s'appuyant sur la loi salique, qui ne reconnaît pas les femmes aptes à régner, déclama le comté de Comminges, sur lequel il prétendait avoir des droits par sa mère Eléonore.

La pauvre Marguerite, ne voyant autour d'elle que tristesse et appréhensions de la part de sa mère et de ses amis, perdit bien vite cette aimable gaieté, qui rend la vie si belle à quinze ans ; Alix avait seule le don de faire renaître parfois le sourire sur ses lèvres décolorées, et de relever son courage. Belle et forte, douée d'une grande constance de caractère, d'une âme ardente et généreuse, l'humble vassale s'était dévouée corps et âme à celle qui lui donnait souvent le doux nom de sœur.

« Mon Dieu, que je m'ennuie ! disait la jeune comtesse à sa favorite, un jour qu'elles étaient seules toutes deux dans la grande salle du château ; madame ma mère est toujours préoccupée de ce méchant cousin, qui veut me ravir mon patrimoine ; je ne vois autour de moi que des visages consternés, ne pourrais-tu rien imaginer pour me distraire tant soit peu, ma mignonne ? »

— Madame ma maîtresse, répondit Alix après un instant de réflexion, on doit jeudi faire la procession de l'apparition de saint Bertrand ; c'est une belle et sainte fête, où les chrétiens se rendent de toute part, demandez à madame Jehanne de nous faire assister à cette cérémonie, elle sera à grand divertissement pour votre esprit, et à grand profit pour votre âme.

— Tu as raison, petite sœur, dit Marguerite ; je vais en parler tout de suite à madame ma mère. »

III

Le surlendemain, une foule immense de fidèles marchaient lentement en chantant de pieux cantiques. Parmi eux, et immédiatement après la chaise de saint Bertrand, venaient la veuve et la fille de Raymond, suivies d'un grand nombre d'écuyers et de pages, et de leurs dames d'honneur, entre lesquelles se trouvaient Alix et sa cousine. Tandis que la première priaient avec ferveur, Étienne ne pouvait détourner ses regards de la couronne d'or qui brillait au front de la jeune souveraine.

Bientôt la tête de la procession arriva jusqu'au haut de la montagne, sur laquelle s'élevait l'église ; l'élite des pèlerins put seule y trouver place, les deux comtesses vinrent s'asseoir sous le dais.

Le corps fatigué de cette longue course à travers champs, mais l'esprit rasséréné pour ainsi dire, par l'air pur de la montagne, Marguerite laissait errer ses pensées sur des sujets moins mélancoliques que d'ordinaire ; le doux incarnat de l'églantine colorait ses joues, un vague sourire animait son visage, on eût dit qu'un sentiment nouveau, un désir inconnu jusqu'alors s'éveillait dans son âme. — La comtesse

Jehanne, au contraire, accablée de pressentiments sinistres et plus triste encore que de coutume, ne suivait l'office qu'avec distraction, tantôt réfléchissant aux dangers qui menaçaient sa fille, et tantôt priant avec ardeur que Dieu les en délivrât, lorsqu'on vint l'avertir qu'un homme d'armes, arrivé à l'instant même, demandait à lui remettre un message de la part du comte d'Armagnac et du sire d'Albret.

Quand la cérémonie fut achevée, Jehanne prit sa fille par la main, et, conduite par l'évêque, qui était venu la rejoindre, elle traversa le cloître et se rendit dans une des trois salles capitulaires, où elle reçut les lettres qui lui étaient adressées.

« Dieu soit béni ! s'écria-t-elle après les avoir parcourues rapidement, il nous envoie des protecteurs : le brave comte d'Armagnac me demande la main de madame Marguerite pour son fils Bernard, qui doit arriver ce soir même à la tête de ses chevaliers pour nous défendre les armes à la main, en attendant que le roi Charles, à la justice duquel j'en ai appelé depuis longtemps, fasse droit à notre bonne cause. »

Marguerite rougit et cacha son visage sur l'épaule de sa sœur de lait, tandis que l'évêque élevait les mains au ciel pour lui rendre grâce de ce secours inespéré.

Quelques heures après le cor résonnait à la porte de la ville, et Bernard d'Armagnac arrivait au palais épiscopal.

C'était un beau jeune homme au front hardi, aux regards de feu, à la parole brève et impérieuse ; il mit un genou en terre devant la comtesse Jehanne, et, lui baisant la main avec courtoisie, la pria de l'accepter pour gendre et pour champion, renouvelant toutes les promesses que le comte d'Armagnac et le sire d'Albret avaient faites dans leur message.

« Seigneur, répondit Jehanne avec beaucoup d'affabilité, où trouverions-nous un plus noble défenseur et un chevalier plus accompli ? Madame Marguerite et moi nous souscrivons de bon cœur à toutes les clauses du traité, délivrez-nous de nos ennemis, et la main de ma fille vous appartient. »

Marguerite garda le silence, mais elle tendit la main au chevalier, qui y posa ses lèvres, presque sans jeter les yeux sur la souveraine de Comminges, qui venait de l'accepter pour époux avec toute la candeur d'une âme tendre et confiante.

Bientôt après Bernard prit congé des deux dames et alla rejoindre ses hommes d'armes, tandis que la jeune comtesse, le cœur doucement ému, le proclamait naïvement le plus parfait des chevaliers.

« Comme il a l'air fier et courageux ! disait-elle à sa jeune confidente, je n'aurai plus rien à craindre avec lui. »

— Dieu fasse qu'il en soit ainsi, ma maîtresse aimée ! » répondit la jeune fille avec un soupir ; car Alix n'aurait rien de bon de cet homme au regard impérieux, qui lui paraissait bien plus occupé de la riche dot de la souveraine de Comminges que des modestes attraits de Marguerite.

IV

Pendant que le défenseur déclaré de la jeune comtesse retournait dans les États de son père pour lui

rendre compte de l'heureux succès de son ambassade, Gaston Phébus, à la tête de mille hommes de pied et des bannerets de Foix et de Béarn, s'avantait vers le Comminges, emportant avec lui le corps d'Éléonore de Comminges, pour le déposer, suivant le désir exprimé par cette princesse, au monastère de Las Salencas (1), fondé par une de ses aïeules.

Aussitôt après la cérémonie funèbre, le fier chevalier, qui avait peut-être puisé près du cercueil de sa mère des sentiments plus équitables envers la veuve et l'héritière de Pierre Raymond, leur fit proposer une entrevue sur le pont de Muret, qui, appartenant au roi de France, semblait leur offrir toute garantie contre la surprise ou la trahison. La comtesse Jehanne accepta avec joie ce rendez-vous dans l'espoir d'un accommodement qui lui paraissait plus avantageux que les chances de la guerre, et au jour marqué, elle et sa fille, accompagnées des principaux seigneurs de Comminges, vinrent prendre place sur les sièges qui leur avaient été préparés au milieu du pont.

A peine Gaston eut-il aperçu les comtesses, que, laissant ses hommes d'armes, il s'avança vers elles, jusqu'à la barrière élevée pour séparer les deux partis, et, s'inclinant avec grâce :

« Belles cousines, dit-il, ne détournes pas ainsi de moi votre doux visage, je ne viens point vers vous en ennemi, mais en parent loyal et affectionné, qui ne demande pas mieux que de concilier ses justes prétentions sur les Etats de Comminges avec des intérêts qui me sont presque aussi chers que les miens propres. »

Et comme Marguerite tremblante n'osait pas même envisager son terrible adversaire, dont la renommée lui avait redit les exploits, la comtesse Jehanne prit la parole :

« Comment l'entendez-vous, beau cousin, dit-elle, et que peut maintenant espérer de vous cette pauvre orpheline, dont vous voulez ravir l'héritage ?

— Le comté de Comminges me revient de droit en vertu de la loi salique, répliqua-t-il; mais, loin de vouloir en dépouiller madame Marguerite, je voudrais au contraire raffermir sur sa jolie tête cette couronne de comtesse, qui lui sied si bien. Votre sagacité de femme et de mère ne vous a-t-elle point déjà fait deviner le moyen de concilier nos intérêts ?

— De grâce, expliquez-vous plus clairement encore, mon beau cousin, dit Jehanne avec une émotion qu'il lui était impossible de contenir, tant les espérances que le discours du comte venait de lui faire concevoir lui semblaient flatteuses. »

Le comte de Foix sourit d'un air caressant.

« Gaston, mon fils, l'unique héritier de Foix et de Béarn, vous paraît-il indigne de la comtesse Marguerite, dit-il; n'est-il point jeune et charmant comme elle ?

— Cette union comblerait tous mes vœux, s'écria Jehanne, ivre de joie. Marguerite, ma chère enfant, donnez votre main à baiser à votre féal cousin et futur beau-père.

— Ah ! madame ma mère, murmura la jeune fille en cachant sa tête dans ses mains, pourrais-je ainsi manquer de foi à Bernard d'Armagnac ? »

La comtesse Jehanne rougit de honte et de dépit.

« Que pensent de tout ceci les seigneurs de Comminges ? dit-elle en se tournant vers les barons présents à l'entrevue.

— Que la volonté de notre souveraine doit être respectée à ce sujet, » dirent-ils d'une voix unanime, car leur avantage particulier leur faisait préférer l'alliance des Armagnac, à celle de Gaston.

La pauvre Marguerite respira plus à l'aise, et madame Jehanne, gémissant au fond de son cœur de ne pouvoir s'opposer ouvertement au désir de sa fille et à la volonté des barons de Comminges, dit tristement adieu au comte de Foix, et se retira en proie aux plus noirs pressentiments.

V

La guerre recommença cruelle et acharnée entre Gaston de Foix et Jean d'Armagnac, et les deux comtesses, qui étaient demeurées au château de Muret sous la sauvegarde du roi de France, étaient retenues comme captives, quoique entourées d'égards et de respects.

Marguerite, soutenue par l'espérance, toujours si vivace dans les jeunes cœurs, trouvait encore alors dans l'affection et les tendres soins d'Alix une consolation à ses peines; mais sa mère craignait de plus en plus, surtout depuis que la nouvelle de la défaite de Jean II, fait prisonnier par Gaston, lui avait fait perdre confiance dans la puissance d'un champion qui n'avait pas su se défendre lui-même.

Un jour que, seule dans son appartement, d'où elle ne sortait presque jamais, la veuve de Pierre Raymond était accoudée sur la fenêtre, rêvant comme d'ordinaire aux moyens de se créer des défenseurs, un bruit léger se fit entendre dans la chambre, et la comtesse, levant les yeux, vit avec surprise un personnage inconnu, qui se tenait debout, appuyé sur le dossier d'un fauteuil.

« Qui vous a donné la hardiesse de pénétrer ainsi chez moi ? » dit-elle d'un ton sévère.

L'étranger posa son doigt sur sa bouche pour recommander le silence, et, mettant un genou en terre, il dit à demi-voix :

« Pardonnez à l'émissaire d'un roi puissant de n'avoir pu trouver d'autre moyen de vous faire connaître en secret les propositions qu'il est chargé de vous faire. »

Jehanne se radoucit aussitôt.

« Parlez, dit-elle; quel est celui dont vous vous dites l'envoyé ?

— Le roi de Navarre, madame, qui, touché de vos malheurs et de votre grandeur d'âme, vous offre à la fois le secours de son bras et la moitié de son trône.

— Charles le Mauvais ! s'écria la comtesse avec un effroi involontaire.

— Oui, le roi de Navarre, reprit l'envoyé, feignant de n'avoir point remarqué ce mouvement répulsif, le beau-frère du comte de Foix, dont il peut conjurer le mauvais vouloir, le prince tout puissant auprès de la cour de France, qui offre sa main royale à la noble veuve de Pierre Raymond, et celle du prince de Viane, son fils, à madame Marguerite. »

L'envoyé était doué d'une éloquence si persuasive, ses propositions étaient si séduisantes, que la comtesse se prit à l'écouter avec complaisance; et, quoi-

(1) L'abondance de Dieu.

qu'il n'eût aucune lettre de créance, pas un mot qui pût témoigner de sa véracité; elle ne mit nullement en doute sa bonne foi, et lui fournit elle-même l'occasion de l'entretenir encore sans témoin.

Il s'insinua si bien dans les bonnes grâces de Jehanne, qu'elle finit par consentir à toute ce que proposait Charles le Mauvais, et il ne fut plus question entre eux que des moyens de sortir du château mal-gré les gardiens, Armagnac, la garnison française de la ville de Muret et les nombreux espions du comte de Foix.

Le clerc du roi de Navarre proposa tour à tour plusieurs moyens fort ingénieux, mais la comtesse tremblait au moment de les mettre à exécution. Un jour cependant, apercevant des larmes dans les yeux de Marguerite, qui pensait peut-être à son fiancé, et que la bonne Alix ne pouvait toujours parvenir à distraire, Jehanne crut le moment favorable, et lui dit :

« Ma belle enfant, ne seriez-vous point désireuse d'aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-Sarrance, qui protège les affligés ? »

— Oh ! madame ma mère, rien ne saurait me faire plus de plaisir ! » s'écria la jeune fille avec joie.

La comtesse n'en demandait pas davantage, car elle savait que la permission de se rendre dans ce lieu célèbre ne pouvait lui être refusée, et il lui paraissait dangereux d'instruire Marguerite de ses intentions secrètes. Dès le même jour elle prit avec le messager du roi Charles toutes les dispositions nécessaires à la réussite de leur projet. Un corridor obscur, bien connu du clerc de Navarre, conduirait les deux comtesses de l'église de Notre-Dame dans une cour déserte, et de bons chevaux tenus tout prêts, les transporteraient bientôt en Navarre, où les deux comtesses devaient trouver à la fois l'indépendance et le bonheur.

Le projet ainsi arrêté, Jehanne attendit avec impatience le moment désigné pour son exécution. La veille du jour où l'on devait se mettre en route, les deux comtesses se couchèrent de bonne heure. Marguerite, qui ne pensait qu'au plaisir du voyage, s'endormit paisiblement; mais sa mère, dont l'esprit était partagé entre la crainte et l'espérance, ne put fermer l'œil de toute la nuit. Dès que le coq eut chanté, elle se leva à la hâte, éveilla sa fille, et lui raconta à voix basse le véritable but du pèlerinage et les propositions du roi de Navarre.

« Ah ! ma chère mère, s'écria Marguerite, lors même que nous parviendrions à nous échapper des mains de ceux qui nous retiennent prisonnières, pourrais-je ainsi manquer de foi à mon fiancé ! »

Jehanne leva les épaules, et dit :

« Beau fiancé, qui ne sait pas venir à ton secours, dit-elle. Quelques larmes mouillèrent les yeux de la jeune fille.

« Vous m'aviez permis de l'aimer, reprit-elle d'un ton de reproche.

Ah ! dit Jehanne avec un soupir, les plus humbles vassaux peuvent s'unir à celui qu'elles préfèrent, mais il est bien rare que nous ayons ce bonheur, nous autres pauvres femmes dont la tête pèse sous le poids d'une couronne ! Croyez-moi, mon enfant, ne songez plus à Bernard, mais levons-nous à la hâte et partons. »

Marguerite allait répliquer, lorsqu'un homme au visage pâle passa sa tête entre les rideaux de l'alcôve, et dit :

« Le temps presse, dit le clerc de Navarre, il n'y a plus un moment à perdre.

La jeune comtesse jeta un cri d'effroi, car la présence inattendue de cet étranger était pour elle un mystère.

« Ne craignez rien, dit Jehanne, voilà celui qui vous dira mieux que moi quel sort brillant vous est promis.

Et comme le clerc commençait à expliquer à Marguerite tous les avantages du traité conclu avec le roi de Navarre, Alix, éveillée en sursaut par un bruit de pas pesants comme ceux d'hommes armés, accourut presque dans la chambre de sa maîtresse, et pendant qu'elle se précipitait pour fermer la porte extérieure, Jean d'Armagnac se montra tout à coup, suivi de ses écuyers et de plusieurs barons de Comminges.

Jehanne, qui croyait le comte prisonnier de Gaston de Foix, demeura comme anéantie, et chercha des yeux l'homme en qui elle mettait alors son unique espérance, mais il avait disparu par un passage secret.

« Comtesse Marguerite, dit Jean d'Armagnac d'une voix brusque et sévère, vous êtes ici entourée de mauvais conseils et entraînée dans un piège que nous avons découvert, et dont nous venons vous tirer pour vous mettre sous la protection d'un mari qui conservera vos droits et gouvernera sagement et d'une main ferme votre comté de Comminges ; ainsi donc, je vous requiers humblement de vous lever et de nous suivre. »

Jehanne voulut protester contre cet enlèvement de vive force, exécuté dans un château appartenant au roi de France, mais un regard impérieux et courroucé de Jean d'Armagnac lui imposa silence, et Marguerite, qui pensait à Bernard, consentit de bonne grâce à suivre son futur beau-père.

Les deux comtesses descendirent donc sans bruit l'escalier dérobé du donjon, et sortirent avec les hommes d'armes par une poterne qu'une sentinelle gagnée d'avance, s'empressa de leur ouvrir.

VI

Trois jours après, la pauvre Marguerite, seule dans une grande salle du château d'Auvillars, où le comte Jean l'avait conduite, pleurait à la fois l'absence de sa mère dont on l'avait séparée, et celle de sa sœur de lait, dont les caresses et les conseils lui eussent été si utiles, lorsqu'elle vit entrer dans son appartement une respectable matrone, suivie de plusieurs jeunes filles portant de riches parures.

« Madame, dit la vieille femme avec de grandes démonstrations de respect, notre glorieux souverain vous envoie ces atours, afin qu'il vous plaise de vous en revêtir pour la cérémonie qui va avoir lieu aujourd'hui même dans la chapelle du château. »

Marguerite essuya ses yeux et jeta un regard de curiosité féminine sur le bahut incrusté de nacre et d'or dont les suivantes tiraient une riche toilette de mariée.

« Bernard d'Armagnac est ici ! dit la jeune comtesse en tressaillant de plaisir.

— Il y est arrivé ce matin avec son frère aîné, le noble vicomte de Fezensac, » répondit la vieille dame d'honneur, tout en procédant à la toilette nuptiale.

Marguerite la laissa faire avec joie ; qu'avait-elle à redouter maintenant ? Son bien-aimé Bernard ne saurait-il pas la protéger contre ses ennemis, la réunir à sa mère, lui rendre sa chère Alix ?

Ce fut l'âme pleine de ces douces pensées, la bouche soulevée, le cœur ému d'un trouble indéfinissable, que Marguerite reçut le comte Jean II, lorsqu'à la tête des seigneurs de Comminges il vint la prier de prendre son fils pour époux.

« Je le ferai de bon cœur, dit la jeune comtesse en baissant les yeux, si tel est l'avis de mes barons. »

Les seigneurs se consultèrent ensemble, et l'un d'eux prenant la parole :

« Madame, dit-il en mettant un genou en terre, rien ne peut agréer davantage à vos fidèles sujets que de vous voir accepter pour époux le vicomte de Fezensac. »

— Que dites-vous ! s'écria Marguerite avec une douloureuse surprise ; ne suis-je pas la fiancée de Bernard ?

— Le fils aîné du comte d'Armagnac, l'héritier de ses États et de sa puissance, doit seul devenir l'époux de notre souveraine, répliqua l'inflexible baron, ainsi l'avons-nous décidé. »

Tous les seigneurs de Comminges firent un geste affirmatif.

Marguerite, au désespoir, froissa violemment son bouquet virginal et regarda tout autour d'elle comme pour implorer du secours. Ses yeux, rougis par les larmes, rencontrèrent ceux de Bernard, qui venait de pénétrer dans la salle ; elle poussa un cri, et le sein palpitant d'espérance, fit un pas vers le jeune homme, qui s'inclina profondément sans prononcer un seul mot.

« Venez, madame, dit Jean d'Armagnac à la comtesse en lui présentant la main, votre époux vous attend dans la chapelle. »

En voyant la froideur de Bernard, Marguerite était retombée sur son siège, plus blanche que sa robe nuptiale ; elle se laissa conduire sans résistance, son rêve le plus doux venait de s'évanouir, Bernard ne l'avait jamais aimée !

Arrivée dans le lieu saint, la pauvre comtesse s agenouilla sur le prie-Dieu qui lui était préparé ; un homme, qu'elle voyait alors pour la première fois, vint se placer auprès d'elle, il jeta sur cette frêle créature un regard froid et dédaigneux, car il ne la trouvait point à son goût ; mais en pensant au comté de Comminges, il répondit d'une voix ferme à la question d'usage adressée, par le chapelain. Quant à Marguerite, elle prononça un oui presque inintelligible, et les deux époux se trouvèrent unis d'une manière indissoluble.

VII

Quinze ans plus tard, la comtesse Marguerite, couverte de longs habits de deuil, affaissée plutôt qu'assise sur l'immense sofa qui lui servait de siège, pleurerait sa triste destinée.

« Allons, du courage, ma maîtresse chérie, lui disait une jeune femme dont la grâce et la beauté con-

trastaient d'une manière frappante avec le visage pâle et flétri de la souveraine, messire Jean, notre très-redouté seigneur, ne vous donnait point tant de sujets de contentement que vous ne puissiez vous consoler de sa mort. »

— Aussi n'est-ce point lui que je pleure, ma mie, répondit Marguerite avec ingénuité ; car, jamais époux ne fut plus dur pour son épouse, jamais femme ne fut plus malheureuse que moi. J'ai vu ma pauvre mère mourir d'enroui et de chagrin dans ce misérable donjon du château de Lectoure, où on la retenait prisonnière, dans la crainte, sans doute, qu'elle ne m'aidât de ses conseils, et j'ai jamais pu, ni par mes prières, ni par mes larmes, obtenir un adoucissement à son triste sort ; puis, quand accablée d'humiliation et de mépris, j'ai voulu me séparer d'un époux que la contrainte seule m'avait imposé, les raisons d'État sont venues me forcer à reprendre le joug de fer qui a flétri ma jeunesse. Aussi, lorsque Béatrix (1), ma gentille belle-sœur, que Dieu conserve ! appela son frère à son secours, le départ de mon seigneur et maître me fut à grand soulagement, tant j'étais malheureuse avec lui ! et, si je pleure maintenant, c'est bien plus sur le sort de mes filles que sur la mort de leur père, quoique Dieu m'est témoin que je ne lui ai jamais désiré de mal. »

Dans ce moment deux jeunes filles d'une douzaine d'années pénétrèrent dans la salle. Elles étaient pâles et frêles comme leur mère. Marguerite les baisa au front avec une grande tendresse ; et quand les enfants se retirèrent pour aller faire dans le jardin leur promenade accoutumée, la comtesse les suivit longtemps des yeux avec amour, puis elle reprit à demi-voix :

« On assure que mon beau-frère intrigue auprès des principaux seigneurs, dans le but d'être nommé successeur du comte Jean au détriment de ses légitimes héritières ; crois-tu, ma mie, que Bernard d'Armagnac soit capable de pareille déloyauté ? »

Alix leva les yeux au ciel avec tristesse, puis elle dit :

« Et quand cela serait vrai, ma maîtresse aimée, ne devez-vous pas avoir bon espoir dans la justice de votre cause ? »

— Tu as raison, ma mignonne, dit Marguerite en se ranimant peu à peu, les États de la province seront sans doute favorables à mes enfants, et si j'ai le bonheur de les voir en paisible possession de l'héritage de leur père, des jours plus sereins se lèveront enfin pour moi. Je suis jeune encore, et un époux de mon choix me donnera peut-être le bonheur si doux d'aimer et d'être payée de retour, que je n'ai jamais connu. Ah ! ma sœur, combien je chérirais le mari qui aurait pour moi les égards dus à une épouse tendre et irréprochable ! Oui, j'ai tort de m'affliger de la sorte, car c'est maintenant peut-être que je vais commencer à être heureuse.

— Ma chère maîtresse, ne nous chagrions point outre mesure, et ne nous réjouissons pas non plus avant le temps, mais résignons-nous à la volonté de Dieu, sans trop craindre ni trop espérer à l'avance.

(1) Surnommée la gaie Armagnaise, fiancée d'abord à Gaston de Foix, fils de Gaston Phébus et mariée, après la mort de ce malheureux enfant, à Charles Visconti.

Et comme la comtesse était si faible que la moindre émotion lui faisait du mal, Alix, qui la vit pâle et fatiguée, l'engagea à prendre du repos. La sœur de lait posa sous la tête de sa maîtresse un coussin brodé aux armes d'Armagnac et de Comminges, enveloppa ses pieds délicats dans une chaude fourrure, et voyant les yeux de Marguerite s'appesantir peu à peu :

« Dors, pauvre sœur, dit-elle tout bas avec une indicible tristesse, que Dieu t'envoie de doux songes pour reconforter ton faible cœur et réparer tes forces, afin qu'il t'en reste assez pour supporter tous tes malheurs ; dors, et puisse le ciel détourner de ta tête les maux qui la menacent ! »

Alix prévoyait-elle déjà par les demi-mots échappés aux courtisans le sort réservé à Marguerite, ou une sorte d'instinct accordé à certaines âmes d'élite, le lui faisait-il seul deviner ? Le malheur de sa noble maîtresse fut plus grand encore qu'elle n'avait osé le prévoir. Non-seulement l'assemblée des États de la province, à qui elle présentait ses deux filles comme héritières de Jean III, les rejeta sous prétexte que les circonstances actuelles exigeaient une main puissante pour tenir les rênes du gouvernement ; mais Bernard d'Armagnac, élu souverain par les États, sacrifiant tout sentiment de justice et de loyauté à des intérêts politiques, retint prisonnière dans le château de Lectoure la femme de son frère, celle qui fut jadis sa fiancée, et dont le seul crime était ce titre fatal de souveraine de Comminges, qu'elle ne voulait pas abandonner.

Ce fut alors surtout que ce trésor d'affection dont l'âme d'Alix était remplie devint précieux à la pauvre recluse. Fidèle au malheur comme à la bonne fortune, dévouée à la vie et à la mort, la sœur de lait fut, pendant vingt et un ans que dura cette injuste captivité, l'unique consolation de celle qu'elle appelait tour à tour sa maîtresse et son amie. Ingénieuse dans sa tendresse, la sainte fille ne se contentait pas de pleurer avec Marguerite et de lui prodiguer ses soins, mais elle trouvait encore le moyen de la distraire et de l'amuser par de naïfs récits, l'exhortant à la patience, et versant dans cette âme faible et altérée par la souffrance un peu de ce baume céleste de la résignation chrétienne, qui adoucit tous les maux.

Enfin, le roi Charles VI, touché de tant d'infortunes, vint au secours de la souveraine de Comminges, et la fit mettre en liberté. Marguerite sortit de prison, vieillie par l'âge et le chagrin, et incapable de se diriger elle-même. Bientôt d'ambitieux seigneurs, séduits par son riche héritage, aspirèrent à sa main, et la pauvre comtesse, qui n'avait cessé de rêver le bonheur d'un légitime amour, distingua parmi eux Mathieu de Foix, l'ennemi des comtes d'Armagnac. Elle lui donna son cœur, sa main et ses domaines ; mais à peine le déloyal chevalier se vit-il en possession entière du comté de Comminges, que Marguerite lui abandonna avec autant de générosité que d'imprudence, qu'oubliait tout sentiment d'honneur et de reconnaissance, il l'enferma dans le donjon de Sarcerdun, d'où il la fit transporter plus tard, et toujours prisonnière, au château de Bravaque en Comminges.

Au premier bruit de cette nouvelle infortune, Alix était accourue reprendre sa place d'ange consolatrice auprès de sa maîtresse opprimée ; mais, ne bor-

nant point là son dévouement sublime, elle agit si activement auprès des barons de Comminges, qu'elle parvint à exciter leur compassion, et qu'elle les décida à implorer pour leur souveraine la justice de Charles VII. Ce prince cita Mathieu en sa présence pour avoir des explications, mais le procès traîna en longueur, et plusieurs années s'écoulèrent encore, pendant lesquelles la pauvre captive semblait entièrement oubliée. Alix seule ne perdit point courage, elle implora tour à tour les hommes les plus influents du pays, et, après quatre années de sollicitations et d'efforts, elle obtint enfin un jugement qui laissait à Mathieu la moitié du Comminges, mais qui rendait l'autre à Marguerite, à condition que le dernier survivant aurait le comté tout entier pour qu'il retournât ensuite à la France.

Le jour où la sainte fille, entrant tout à coup dans la prison où languissait sa vieille amie, se jeta à ses pieds en lui annonçant sa prochaine délivrance, fut le plus beau jour de sa vie.

« Levez-vous, ma noble maîtresse, s'écria-t-elle en essuyant ses yeux mouillés de douces larmes, venez avec moi respirer l'air pur de la campagne, venez reprendre votre place dans le beau château de vos ancêtres, où nous nous promenions ensemble sous les frais ombrages des grands arbres du parc. »

Et comme la comtesse, appesantie par l'âge et le malheur, avait peine à comprendre les transports de joie de sa sœur de lait, celle-ci lui apprit en peu de mots les conditions stipulées par le roi de France. Mais la pauvre Marguerite, loin de partager l'allégresse de sa compagne, se mit à trembler de tous ses membres.

« Ah ! ma mie, s'écria-t-elle, c'est à présent qu'il me faut penser au salut de mon âme, car à coup sûr, je n'ai plus longtemps à vivre. »

— Et pourquoi cela ? demanda Alix atterrée par ces paroles.

— Parce que l'ingrat Mathieu ne manquera pas de moyens de se débarrasser d'une vieille femme, dont la mort doit lui apporter un si bel héritage, dit Marguerite devenue défiante par l'excès du malheur.

— Le croiriez-vous capable d'un si noir forfait ? s'écria la sœur de lait effrayée à son tour.

— Je le crois capable de tout, ma mignonne.

— Eh bien, rendez-vous à Poitiers auprès du roi de France pour le remercier et vous mettre sous sa protection ; le comte ne saurait vous atteindre dans un pareil asile.

— Ah ! tu es vraiment mon ange gardien ! » s'écria Marguerite en se jetant dans les bras de son amie.

Dès le point du jour, la comtesse, accompagnée de sa chère Alix, partit en toute hâte, non comme une souveraine qui va prendre possession de ses États, mais en esclave fugitive qui se dérobe aux poursuites d'un maître barbare. Ces deux pauvres femmes arrivèrent à Poitiers sans obstacle ; et Marguerite, rassurée par l'accueil bienveillant qu'elle reçut du roi, osa enfin se livrer à l'espérance.

« C'est à présent, ma mie, que nous allons être vraiment heureuses, disait-elle à sa sœur de lait en la pressant tendrement sur son cœur, le jour où elle prit possession de l'hôtel dont elle avait fait choix ; c'est maintenant que je vais pouvoir te rendre une partie de tout le bien que tu m'as fait. »

En prononçant ces paroles, la pauvre femme

chancela, un mal subit venait de la saisir, elle tomba dangereusement malade et mourut peu de temps après, pour que le malheur de sa destinée ne se démentît pas une seule fois.

Alix accompagna les restes mortels de sa maîtresse jusque sur le seuil du caveau funéraire ; et, quand la pierre fut scellée, elle se releva et partit pour le couvent des dames Minorettes.

Au terme de son voyage, au moment où elle se disposait à sonner à la grille du monastère, une dame parut sur le seuil, poussa un cri de surprise et se jeta au cou d'Alix.

« Est-ce donc toi, cousine, viens-tu, comme moi, voir notre tante l'abbesse ? Comment se porte notre dame et maîtresse ? Quand viendra-t-elle reprendre possession de son château ? »

La sœur de lait raconta alors les larmes aux yeux tous les malheurs de Marguerite et sa fin prématurée, et elle ajouta :

« Voilà l'existence de celle que tu enviais jadis. »

Étiennette demeura quelque temps toute pensive et comme absorbée dans ses réflexions, puis elle reprit :

« Mais toi au moins, cousine, tu vas te dédommager, j'espère, de la triste vie que tu as menée jusqu'à présent, et tu jouiras près de nous des biens que la comtesse t'a laissés sans doute. »

Alix sourit avec douceur, et, tirant de son sein un médaillon doré qui renfermait une mèche de cheveux blancs :

« Voilà, dit-elle, le seul héritage que j'aie accepté, le seul qui me soit précieux. Ma sœur Marguerite n'a plus besoin de mes soins, mais elle a peut-être besoin de mes prières, je vais prier Dieu pour ma sœur Marguerite. »

Et après avoir embrassé de nouveau sa cousine, Alix, qui trouvait dans son noble cœur une première récompense, pénétra dans le monastère, dont la porte se referma sur elle pour toujours.

Comtesse DE LA ROCHERE.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN OFFICIER ⁽¹⁾

(SUITE.)

Aumale, octobre 1857.



ESTER plus longtemps à Cherchell, c'eût été mentir à nos habitudes errantes, et nous sommes partis pour aller tracer la route d'Aumale à Bongie par la vallée de l'Oued-Sahel.

Le pays que nous venons de traverser n'a rien d'intéressant, et la ville où nous sommes est affreuse. A Marengo, nous avons laissé la route d'Alger et le lac Alloula à gauche, pour traverser la Mitidja par son milieu. Cette portion de la plaine est magnifique de fertilité et de richesse ; c'est bien la mère du pauvre, comme l'appellent les Arabes. Les plus petits ruisseaux ont des barrages, les chemins les plus étroits leur double rangée d'arbres, les villages s'y touchent ; mais ce n'est plus l'Afrique, c'est la Beauce avec un peu plus de soleil et beaucoup plus de poussière.

Nous nous plaignons en Bourbonnais de la saleté de nos hameaux, nous maudissons leurs tas de fumier où les poules grattent en glouissant, leurs places boueuses et leurs rues infectes. — Nous voudrions blanchir les maisons, mettre des tuiles sur les toits, des pierres dans les fondrières et des pavés dans les rues. Quant à l'hygiène, nous aurions raison, mais sous les autres points de vue nous aurions mille fois tort, et ces villages, où malgré tout nous revenons, ne diraient plus rien à nos yeux et ne rappelleraient plus rien à nos cœurs. Nous aimons notre hameau, parce qu'il ne ressemble pas à d'autres, parce que

nous reconnaissons, quand nos cheveux grisonnent, le trou de la rue où tout petit nous nous mouillions les pieds. Ici, les villages ont des maisons blanches, des rues macadamisées, et on frissonne en pensant qu'on aurait pu les avoir pour berceau. Ils me font songer à ces petites villes que, dans notre enfance, nous tirions des boîtes de la forêt noire et dont toutes les maisons avaient la même hauteur et toutes les églises la même forme. El Affrounle, Bou Roumi, Rovigo, l'Arba, se ressemblent tellement, qu'on ne les reconnaît qu'à leur nom, écrit en blanc sur une plaque bleue, à l'entrée de la rue principale.

Il faisait presque nuit lorsque nous avons dressé nos tentes à la porte de Blidah, et nous en sommes partis avant le jour. A la lueur des réverbères, j'ai vu de grandes rues larges et bien bâties, de jolies fontaines, des ruelles tortueuses, des maisons au ventre saillant et une promenade intérieure plantée de sycomores, mais je n'ai même pas aperçu les jardins embaumés de la rose de la Mitidja.

A l'Arba, la route tourne brusquement à droite et s'engage dans les montagnes qui bordent la route au sud. Nous avons franchi cette chaîne, assez élevée, par le sol de Bel-Koran, d'où on embrasse la Mitidja, de Cherchell au cap Matifou. Au lever du soleil, elle ressemblait à un grand tapis fauve, zébré de raies brunes et de fils d'argent, et Alger se détachait comme un flocon d'écume, entre le bleu tendre de la rade et le bleu sombre des collines du Sahel.

On descend ensuite dans des gorges argileuses et stériles, on traverse trente-deux fois l'Ysser, et au sortir d'une grande plaine pierreuse où l'on ne rencontre en fait d'arbres qu'un bouquet de trembles, on entre dans les montagnes dont Aumale couronne

(1) Voir les numéros de Mai et Août 1862, et Octobre 1863.

une des crêtes les plus élevées. Avant notre occupation, le plateau d'Aumale était complètement nu; maintenant on y voit une pépinière et quelques fermes. La ville, entourée de hautes murailles percées de meurtrières et d'embrasures, est presque entièrement contournée par une ravine escarpée et profonde. C'est un poste très-important qui se relie à Dra-el-Mizan, à Dellys et à Bougie, et forme un des sommets du polygone de forteresses dans lequel nous avons enclavé la Kabylie. Aumale se compose d'une rue d'un kilomètre de longueur et de quelques ruelles presque désertes. Elle est triste et morne, et n'a, pour monuments, que ses casernes et son hôpital. On a bâti, il est vrai, une mosquée en dehors des fortifications, mais les Arabes prétendent que le diable l'habite, et ils n'y vont jamais.

A Aumale, on étouffe l'été, on gèle l'hiver, et on s'ennuie en toute saison. L'eau est mauvaise, le bois rare, les cafés affreux et les restaurants détestables. Quand le mistral ne vous jette pas de la neige au visage, le sirocco vous emplit les yeux de sable. Aussi, plutôt que d'aller me promener ce soir dans la ville, je vais causer avec Ahmed, le brigadier de spahis qui doit me donner une leçon d'histoire naturelle dont je te ferai profiter.

« Lorsque Dieu créa le monde, me dit Ahmed, le démon orgueilleux et jaloux voulut lutter avec lui. Le Seigneur le laissa faire et continua son œuvre. Dès que les étoiles s'allumèrent fixes et brillantes, le démon mit une étincelle au front des plus beaux de ses serviteurs et leur dit de se mêler aux nuages qui roulaient dans l'azur les astres nouveau-nés. Ils partirent, et la comète aux cheveux sanglants bondit sans frein dans le désert des cieux. Dès que le soleil chassa les ténèbres, l'esprit du mal arrondit les flammes les plus ardentes de ses lacs de feu, et crut faire un autre soleil; ce ne fut que la lune pâle et glacée. Sa malice tournait contre lui, il était vaincu une fois de plus par celui qu'il avait voulu braver.

» La terre était créée, la mer dormait dans ses rivages, les fleuves avaient creusé leurs lits; Dieu dit aux plaines, aux montagnes et aux déserts : « Faites sortir de vos entrailles des arbres et des fleurs pour égayer et nourrir celui qui sera votre maître. »

» Aussitôt le chêne au tronc noueux grandit dans les plaines, le cèdre immortel s'accrocha aux fentes des rochers, le palmier flexible raya de sa grande ombre le sable du désert, les arbres de toute espèce mêlèrent leurs rameaux, et la terre disparut sous un tapis d'émeraude semé de fleurs éclatantes et de fruits parfumés. — Content de son œuvre, Dieu fit l'homme à son image et entra dans le repos.

» — Pourquoi te reposer? lui dit le démon. Tu n'as pas voulu de mon aide et ton œuvre est incomplète. Il y a sur la terre de nombreuses places dépourvues où ton favori ne pourrait vivre. Je veux faire moi aussi quelque chose pour lui. Regarde sur les collines pierreuses ces oliviers aux fruits brillants, ils donneront à l'homme une ombre fraîche et un mets savoureux. Le bord des rivières est brûlé par le soleil, ton bien-aimé n'y trouverait pas d'abri; j'y ferai pousser des saules au front superbe dont les tiges flexibles se balanceront, plus légères que l'algrette de tes roseaux. Tes marais étaient livides, ils sont couverts maintenant de nénuphars aux feuilles vertes et aux étoiles blanches qui réjouiront les yeux

de celui qui te ressemble. L'homme me bénira et dira que je suis puissant, puisque j'ai semé des arbres et des fleurs où tu n'avais mis que la tristesse et la mort.

» Lorsque Ben-Aïssa, le prophète que vous nommez Jésus, vint apporter aux hommes la parole de Dieu, le démon souffla la haine dans le cœur des Juifs. Ben-Aïssa, traqué par ceux qu'il aimait, se retira sur une colline près de Jérusalem, et pria Dieu de lui envoyer ses anges pour le défendre. Celui qui juge les hommes voulut éprouver son serviteur, et resta sourd à ses prières.

» Étendu la face contre terre, Ben-Aïssa pleurait, et chacune de ses larmes faisait faner un brin d'herbe ou fermer une fleur. Pour ne pas troubler sa prière, les arbres tenaient leurs rameaux immobiles et leurs feuilles silencieuses. Seuls, les oliviers chantaient gaiement, seuls les nénuphars levaient leurs têtes blanches pour regarder la douleur de l'ennemi de leur père.

» Au point du jour, les Juifs arrivèrent, garrottèrent Ben-Aïssa et le condamnèrent à être crucifié, après avoir été battu de verges. L'ayant dépouillé de ses vêtements et attaché à une colonne, ils voulurent le frapper avec de longs ceps de vigne. Les ceps de vigne se brisèrent sans le toucher. Ils prirent des branches de palmier, elles déchirèrent les mains des bourreaux et laissèrent tomber sur Ben-Aïssa une huile douce et parfumée. Transportés de rage, ils coupèrent des branches de saule et le frappèrent jusqu'à ce que ses épaules ne fussent qu'une plaie.

» Vous croyez, infidèles, que Ben-Aïssa est mort sur la croix, et vous l'adorez comme un Dieu. « Malheur, a dit le prophète, à celui qui n'écouterait pas ma voix ! La justice sera terrible. » Ben-Aïssa n'est pas mort; les Juifs ont crucifié l'un d'entre eux auquel Dieu donna la ressemblance de son prophète, et Ben-Aïssa reviendra sur la terre avant le jour du jugement; l'ange Gabriel l'a dit à Mahomet, et voilà ce qu'il lui a dit encore : « Les Juifs ont frappé le Juste, ils ont voulu le mettre à mort, ils seront dispersés et maudits; leur contact sera impur, et tout homme aura le droit de les chasser loin de lui. L'olivier, le nénuphar et le saule seront aussi maudits. L'olivier, qui a chanté pendant que mon serviteur pleurait, frissonnera toujours; le saule, qui l'a frappé, laissera ses branches ramper sur la terre, et la rosée glissera goutte à goutte de ses feuilles comme le sang des blessures de celui que j'aimais. Le nénuphar, qui n'a pas fermé son calice, plongera toutes les nuits ses fleurs dans la boue, et elles n'en sortiront que lorsque la dernière étoile s'éteindra dans le ciel (1). »

et voilà pourquoi les oliviers soupirent, les saules pleurent et les nénuphars disparaissent chaque nuit.

Les Beni Mançour. Novembre 1857.

Depuis ma dernière lettre, nous avons changé trois

(1) Nous citons cette tradition musulmane comme une curiosité historique où l'erreur et la vérité sont étrangement mêlées. — On trouve des traces de l'hérésie des Manichéens, qui croyaient à deux principes, Dieu et le Démon, également puissants, hérésie que le grand évêque d'Hippone, saint Augustin, a solemnellement réfutée dans ses écrits, et surtout dans son *Trêve de la Véritable Religion*, dans ses deux livres de *Mémoires de l'Eglise catholique*, et dans son explication de la Genèse. Quant aux erreurs sur la personne sacrée de Jésus-Christ, elles sont le fait de l'islamisme, la dernière des sectes dérivées du christianisme.

fois de camp, et nous travaillons sans relâche. L'hiver approche, et pour retourner à Alger, la route est longue et difficile. Nous sommes maintenant dans un ravin étroit et profond, à quelques centaines de mètres au-dessus de l'Oued-Sahel, et nos tentes sont dispersées au milieu de gros buissons de genévriers et de bouquets de pins tortus et rabougris. Sur le sol sablonneux, il ne pousse qu'une bruyère malade à l'ombre de quelques fougères jaunes. Le soleil est caché sous d'épais nuages, et quand ses rayons se glissent jusqu'à nous, ils sont pâles et froids. Le vent du nord-ouest souffle sans cesse, tantôt faiblement, tantôt par rafales terribles, mais toujours humide et glacé. Le brouillard ne se lève pas avant midi, et presque chaque soir un orage emplit la vallée de ses éclats déchirants et de ses éclairs livides. L'Oued-Sahel roule une eau épaisse et terne, ses bords sont inondés, et les sources ne nous donnent plus qu'une boisson fade et bourbeuse.

Ce n'est plus l'Afrique avec ses parfums qui envirent et sa lumière qui éblouit, c'est notre pays avec ses brumes grises et son odeur de sapins ; c'est notre Bourbonnais à l'automne mélancolique et sauvage. Je pense à nos bois teintés d'ambre, je pense à nos longues prairies sinueuses qui semblent, le matin, des flûtes tranquilles parsemées d'îles vertes. Je pense à nos étangs sombres où les canards sauvages s'abattent en sifflant et où les roseaux desséchés crépissent sous la brise. Mon isolement me pèse, et une immense tristesse m'enveloppe et m'engourdit.

Il y a un an, à peu près dans la même saison, j'occupais avec cinquante hommes un petit poste sur les bords du Sebaou. Mes soldats chassaient et pêchaient à leur aise, le poisson et le gibier abondaient, la marmite était toujours pleine, les heures de faction rares, et, par suite, la gaieté régnait sous les tentes. Un seul, celui qui d'ordinaire trouvait à la fin de l'étape les plus joyeuses chansons, devint triste et silencieux. Je l'abordai un matin, il était pâle et amaigri.

« As-tu la fièvre ? lui dis-je. Viens avec moi, je te donnerai de la quinine, et dans deux jours il n'y paraîtra plus. »

C'était un Dauphinois à la poitrine ouverte, aux épaules larges, à l'épaisse moustache blonde. Il jeta sur moi un de ces calmes et doux regards de l'enfant des montagnes qui ont quelque chose de la profondeur des lacs et de la limpidité des glaciers.

« Merci, mon lieutenant, répondit-il, je ne suis pas malade, mais je ne trouve plus ma pipe bonne et je ne peux pas m'empêcher de penser au pays. Quand le vent souffle dans les tamarins, je crois entendre les châtagniers de chez nous et je deviens tout bête ; quelque chose me dit que je ne les reverrai pas. »

Il secoua lentement sa pipe à moitié pleine, porta la main à son képi et s'en alla sans retourner la tête.

Je fis ce que je pus pour le distraire, il ne se plaignait jamais et s'efforçait seulement de me faire parler de son pays, que je connaissais un peu. Huit jours après, il entra à l'hôpital de Tizi-Ouzou, et il est mort à Alger, au moment où il allait partir pour sa montagne neigeuse et ses bois de châtagniers.

Je ne suis pas encore comme mon pauvre Jérôme, mais, comme lui, j'aime la solitude et le bruit du vent dans les tamarins. Comme lui, je ne trouve plus ma pipe bonne. Je passe une partie de ma journée

sur les falaises de l'Oued-Sahel ; au-dessus de l'eau qui moutonne, et j'en rapporte de gros bouquets de cyclamens odorants ; c'est une fleur de nos montagnes. En voilà une, la mer ne lui enlèvera peut-être pas tout son parfum, et si plus tard tu la retrouves sous ta main, tu te serreras contre ceux qui l'aiment et tu diras : L'absence est le pire de tous les maux.

Les Beni Mançour, Décembre 1857.

Il y a longtemps que je voulais te décrire la vallée de l'Oued-Sahel, mais je m'y ennuyais tellement que j'ai peur de ne pas flatter le tableau. Je vais essayer pourtant car nous la quittons dans cinq jours.

Après avoir traversé une grande plaine où campent des douars nombreux, la route d'Aumale coupe des plateaux rocheux et stériles et débouche dans la vallée de l'Oued-Sahel, large rivière encaissée à l'eau trouble et saumâtre. Les collines qui la bordent sont sablonneuses et boisées et ses nombreux affluents la changent, les jours d'orage, en un torrent impétueux. A moitié chemin d'Aumale à la mer, au milieu d'une magnifique forêt d'oliviers sauvages, nous avons bâti, il y a deux ans, le bordj des Beni Mançour, chargé de surveiller les tribus remuantes des Beni Melicenne et des Beni Abbes. Ces bordj ou caravansérails sont des bâtiments carrés, percés de meurtrières. Ils ont une cour intérieure et des pavillons aux angles. On y pénètre par une double porte capable de résister aux balles. Des arcades règnent sur un des côtés de la cour et servent d'écurie, les bâtiments renferment une caserne, des magasins et les logements d'un cafetier, d'un hôtelier français. Ce sont des dépôts de munitions et de vivres, des lieux de refuge en cas d'insurrection et des hôtelleries ouvertes à tous les voyageurs.

Le lendemain de notre arrivée, nous partions pour Achou ; nous allions rejoindre la colonne du général Marais. Nous sommes établis sur un mamelon dénudé à quelques centaines de mètres au-dessus de l'Oued-Sahel. Le pays est argileux et coupé de marais parsemés d'îlots couverts de tamarins. Dès qu'il tombe une goutte de pluie, on enfonce jusqu'à la cheville dans une terre noire, pleine de débris de chaumes, qui se colle aux bottes comme de la neige et qui rend toute promenade impossible. Du reste, même par le beau temps nous n'avons pas assez de confiance en nos nouveaux sujets pour nous éloigner du camp.

Il y a quelques jours, ma curiosité faillit me coûter cher. Je montai à cheval une après-midi, pour aller visiter Bougie. Je n'avais, disait-on, que cinq lieues à faire et je partis sans me presser. La route était bien tracée, mon cheval vigoureux, je m'arrêtais à toutes les fontaines et à toutes les ruines, très-belles et très-nombreuses dans la vallée inférieure de l'Oued-Sahel. Une heure avant le coucher du soleil, j'examinais les restes d'une forteresse romaine où se dressent encore quatre arcades très-élevées qui forment en se croisant une sorte de coupole, quand je vis passer un spahis. Je n'aperçevais pas encore la mer et je trouvais les cinq lieues un peu longues.

« Combien y a-t-il jusqu'à Bougie, lui dis-je ? Deux heures si tu es pressé, cinq heures si tu ne l'es pas, mais reviens, la route est mauvaise, il y a des panthères et des maraudeurs, et, si ton cheval ne connaît pas le pays, tu te noieras dans la rivière. »

— Ah bah ! je suis à moitié chemin et mon cheval est bon.

— Que Dieu te conduise alors. »

Et il partit en faisant résonner ses chébir et en continuant la chanson qu'il avait probablement commencée à Bougie. Je pris le galop, la seule allure qui pût me faire arriver en deux heures.

La nuit tomba et je ne découvrais ni le phare ni une lueur dans la plaine. Je maudis les fontaines et les ruines, puis je me laissai bercer par mon cheval. Tout à coup il se cabra, fit un bond énorme et sauta au milieu d'un massif de lauriers-roses. J'avais quitté la route sans m'en apercevoir et je venais de franchir une de ces ravines profondes creusées par les pluies d'hiver. Il me fallut mettre pied à terre et conduire par la bride, mon cheval qui s'arrêtait à chaque pas et hennissait en secouant sa selle. Sous peine de m'égarer complètement et de tomber où je n'aurais pas été bien reçu je ne devais pas m'éloigner de la rivière et, d'un autre côté, je risquais en la côtoyant, d'arriver à un coude et de glisser le long de ses berges à pic. Pendant une demi-heure, je descendis dans les crevasses, je franchis les arbres abattus, je pataugeai dans la boue et je commençais à chercher une place sèche pour y passer la nuit, quand je me retrouvai sur la route.

Pour la première fois de ma vie, peut-être, je bénis les ingénieurs et je remontai à cheval. Soudain, Mercy grogna et sauta après mon écrier, mon cheval frissonna et s'arrêta le cou tendu. J'étais dans un bois de trembles dont les branches me fouettaient les joues et je pensai aux panthères du spahis. Je saisis un de mes pistolets et je tirai en avant de moi. La flamme excita mon cheval qui parut comme un trait et, deux minutes après, j'étais sorti du bois. Je venais probablement de passer sous un arbre qui servait d'embuscade à une panthère. Elles attaquent rarement un cavalier au galop, mais elles se laissent presque toujours tomber sur la croupe de son cheval s'il est au pas.

A dix heures j'arrivais à Bougie et je descendais dans un hôtel où l'on mange mal et où l'on est dévoré par de trop nombreux camarades de lit ; j'étais brisé de fatigue, et il me fut impossible de dormir une seule minute. Dès qu'il fit jour, j'allai visiter la ville.

Bougie est bâtie en amphithéâtre sur le Gouraya, gros cône tronqué, dont les flancs stériles et rocheux tombent à pic dans la mer. Importante cité romaine, capitale pendant quelque temps de l'empire de Genséric, ville commerçante sous la domination turque, elle a été ruinée par la guerre et commence à peine à se relever. Partout on trouve des pans de vieilles murailles, des forts écroulés, des batteries démantelées, et l'on distingue encore l'enceinte romaine qui serpente sur le Gouraya. Ces débris couverts de lierre et les beaux vergers qui l'entourent lui donnent un aspect étrange. C'est une fière amazone qui laisse rouiller sa cuirasse froissée et qui a remplacé son casque par une couronne de fleurs.

Le quartier des casernes est une suite de terrasses taillées dans le roc, communiquant entre elles par des escaliers moussus. Voilà tout ce qui reste de la vieille ville. Un fort turc que nous venons de relever domine ces immenses gradins, et du haut des parapets on a la vue de la baie, large croissant qui se relève vers le nord, du côté de Djijelli.

En 1836, les bords de cette baie ont été témoins d'un drame sanglant qui montre combien il est dif-

ficile de commander aux indigènes et comment une cause futile peut avoir de graves conséquences.

Nous occupions Bougie depuis 1833, mais nous ne possédions que l'enceinte de la ville, et tous les jours des engagements avaient lieu entre les Kabyles et les avant-postes. Un homme brave et rusé, nommé Amzien, était l'âme de cette résistance, et nous faisait depuis deux ans une guerre sans trêve. Petit à petit pourtant on sema la division chez les Kabyles, et Amzien voyant qu'il n'était pas le plus fort, résolut de traiter pour conserver, avec notre aide, l'influence qu'il exerçait sur la vallée de l'Oued-Sahel. Il noua des relations avec le commandant supérieur, M. de Musis, et la paix allait être conclue, quand un événement imprévu fit un ennemi implacable de celui qui allait devenir notre allié.

Quelques tribus, adversaires d'Amzien, vinrent attaquer la ville, et le soir d'un de ces combats, une sentinelle tua un homme qui se glissait dans les buissons du côté d'une grand'garde. On crut que c'était un espion, et personne ne s'en occupa. Quelques jours après, Amzien demanda une entrevue au commandant supérieur pour régler définitivement, disait-il, les conditions de la paix. M. de Musis, craignant une trahison, refusa plusieurs fois, mais le cheik le menaçant d'aller traiter directement avec le gouverneur en personne, il accepta et lui donna rendez-vous sur le bord de la mer. Les deux chefs ne devaient avoir avec eux que quelques cavaliers et le reste de leur escorte devait se tenir hors de portée de fusil du lieu de la conférence.

Le début de l'entrevue fut très-amical, et Amzien remercia en termes affectueux M. de Musis des présents qu'il lui avait apportés suivant l'usage ; mais tout à coup un de ses cavaliers appuyant un tromblon sur le dos du commandant, l'étendit roide mort. La compagnie, arrêtée à quelque distance, s'élança contre les Kabyles et arriva assez à temps pour empêcher le cadavre d'être enlevé. Les montagnards partirent au galop, emmenant comme trophée le cheval du commandant.

Personne ne comprenait cette trahison, et on se livrait aux conjectures les plus diverses, lorsqu'une lettre d'Amzien au successeur de M. de Musis vint tout expliquer. L'homme qui avait été tué comme espion était un marabout envoyé par Amzien avec des propositions de paix. C'était son ami, son naya. Chez ces peuples aux passions indomptables, l'amitié est une chose sacrée. Quand un Kabyle choisit un ami, il en fait un autre lui-même. Il doit le défendre quand même et le venger toujours. En apprenant la mort de son naya, Amzien jura de tuer le commandant supérieur, et, ne pouvant y réussir autrement, il l'attira dans un guet-apens. Pareille trahison est très-rare parmi les montagnards, et malgré leur haine contre nous, les Kabyles la flétrissent. « C'est un lâche, disaient-ils, il a pris les présents d'une main et il a frappé de l'autre ; quand on a un ennemi, on l'attaque au grand jour. »

Le cheik perdit toute son influence, et les tribus divisées se soulevèrent les uns après les autres. Maintenant la vallée de l'Oued-Sahel est entièrement pacifiée, et les montagnes qui la bordent ont accepté notre domination.

Le lendemain je repartis pour le camp, mais j'eus soin de me mettre en route de grand matin. Je pus

voir le pays que j'avais traversé pendant la nuit, et je me demande encore comment je suis sorti des fondrières et des marais qui le coupent en tout sens. Le souhait du spahis m'avait porté bonheur.

Alger, décembre 1857.

Le jour de notre départ d'Aumale, il neigeait, et le lendemain la pluie commençait pour ne plus nous quitter qu'à Mustapha. Aussi nous sommes arrivés exténués, avec des uniformes en lambeaux. Les montagnes où le soleil nous grillait deux mois auparavant, n'étaient plus que des amas d'une terre molle et glissante, les ruisseaux où nous avions eu tant de peine à trouver de l'eau, étaient devenus des torrents semés de pierres roulantes, et le sirocco avait fait place à un vent glacé. Presque toutes les nuits le vent arrachait nos tentes, dispersait nos provisions et, le plus souvent, nous ne pouvions ni manger ni dormir. Aussi ce triste voyage nous a-t-il coûté un excellent camarade. Malade depuis quelques jours, il n'avait pas voulu abandonner sa compagnie pendant la route, et, le jour de notre arrivée à Alger, il entra à l'hôpital avec une fièvre typhoïde. Le lendemain je fus le voir, il faisait les plus beaux projets et me parlait de l'avenir.

« Je vais être capitaine, me disait-il, et aussitôt guéri, j'irai embrasser ma mère. Ecris-lui cela, moi je ne peux pas; j'ai eu trop froid en venant d'Aumale, et je tremble encore. »

Pauvre Mazas! six heures après il était mort.

Pendant les quatre mois d'hiver que nous devons passer ici, j'aurai peu de choses à te raconter. La vie d'Alger ressemble à celle de France. Il y a quelques années encore, nous étions en pays conquis, toutes les folies nous étaient permises; mais ce beau temps n'est plus. Avec la civilisation sont arrivés des commandants de place terribles et des commissaires de police inflexibles; il faut agraffer sa tunique et ne plus réveiller, le soir, les paisibles citoyens.

Du mois de décembre au mois de mars, il pleut à peu près chaque jour, les routes sont impraticables, et l'on n'a pour promenades que les longues arcades de Bab-el-Oued et de Bab-Azoun. Le théâtre est plus que médiocre, et les bals de la Perle sont trop gais pour qu'on en parle de sang-froid. Les lettres même n'arrivent plus à jours fixes; la Méditerranée, pendant l'été si calme, si transparente et si bleue, devient l'hiver capricieuse et méchante. Les vagues passent en rugissant par-dessus les jetées et soulèvent jusque dans le port les vaisseaux qui chassent sur leurs ancres. Du reste, elle est magnifique à voir cette baie verdâtre, avec sa ceinture d'écume et son fond de nuages noirs que les éclairs sillonnent de la pointe Pescade au cap Matifou. De longues lames, poussées par le vent du nord, se brisent sur le môle et retombent en poussière blanche ou glissent du haut des jetées comme d'immenses cascades.

Mais il n'y a que cela de beau. Plus encore que tout autre pays, l'Afrique a besoin de soleil. Par la pluie, ses maisons qui n'ont pas de tuiles rouges ou d'ardoises brillantes, se détachent à peine sur le ciel, ses marabouts ressemblent à des huttes de terre, ses dattiers laissent tomber leurs palmes ébouriffées et ses montagnes aux silhouettes si fines et si gracieuses quand le soleil dore leurs crêtes dentelées, ne sont

plus que de grosses taches noires sur un fond gris. L'eau descend des terrasses par les escaliers et inonde les chambres dont les étroites fenêtres ne laissent pénétrer qu'une lumière triste et pâle, les burnous se roidissent et se collent aux flancs des cavaliers, les Moresques portent des parapluies, et les Maltais remplacent par un caban de bure la veste de velours aux boutons d'argent.

Il faut aller en Russie au mois de janvier et en Afrique au mois d'août, si on veut se faire une idée de l'Afrique et de la Russie. L'inverse a lieu d'ordinaire, et voilà pourquoi les voyageurs qui ont peur des engelures ou des coups de soleil, vous font de si curieuses descriptions des pays qu'ils croient connaître.

Je me suis logé dans la rue de Chartres, la plus laide, la plus sale, la plus bruyante de la ville, et pourtant celle où je reviens toujours, parce qu'elle me donne le tableau le plus complet de la vie algérienne. C'est par la rue de Chartres que passent les Espagnols, les Mores, les Maltais, tous ceux qui approvisionnent le marché. C'est là que les pêcheurs vendent le poisson, et que les Arabes échangent l'huile et les figues contre les étoffes et la quincaillerie. A quatre heures du matin, tout le monde y est sur pied, et à onze heures du soir, Biskris et matelots quittent à regret les brasseries et les cafés. C'est un bruit perpétuel de querelles, de charrettes, de cris et de chansons, quelque chose d'étonnant, mais de si curieux, que je passe à ma fenêtre la plus grande partie de mon temps.

Dans cette étrange cité, qui n'est pas encore française et qui n'est plus africaine, où chaque quartier a une population, une physionomie, des habitudes qui lui sont particulières, la rue de Chartres seule est un terrain neutre où se réunissent les races les plus distinctes et les plus antipathiques. Que sera plus tard Alger? je l'ignore. Maintenant, on y trouve des églises et des mosquées, des synagogues et des temples, des magasins de modes et des bazars, des restaurants et des posadas, des passages vitrés et de longues rues obscures. On y voit courir des jockeys et danser des nègres; il y a un bal du Prado et des cafés où l'on joue du tam-tam; on y boit de l'absinthe et on y fume du kif, et, après avoir entendu un opéra, on va prendre un bain more. C'est une réunion d'hommes, mais ce n'est pas encore une ville.

Les Européens sont, à Alger, ce qu'ils étaient dans leur pays; je te parlerai seulement des indigènes.

Depuis notre domination, qui leur a permis d'employer, sans crainte, leur intelligence commerciale, les juifs, très-nombreux à Alger, ont amassé d'immenses fortunes. Au lieu de dissiper leur gain, ou de le morceler comme nous faisons, ils laissent tout en commun dans chaque famille, et le chef, économe et habile, dispose seul de l'argent de l'association. Avant d'être riches, ils vendent des marchandises; après, ils vendent de l'argent. A dix ans, ils crient des allumettes dans les rues; à cinquante, ils tiennent une banque. Heureux d'échapper aux vexations et aux vols de leurs anciens maîtres, ils ont accepté avec joie notre domination et sont devenus nos alliés fidèles. Ils fournissent des fonds à toutes nos entreprises, ravitaillent nos colonnes et remplissent nos bourses trop souvent vides, services intéressés, j'en conviens, mais qu'eux seuls peuvent nous rendre.

A côté des juifs, on trouve les Mores, aussi tranquilles et aussi timides que leurs voisins, et ennemis sont entreprenants et rusés. Ils ne s'adonnent qu'à des métiers faciles, travaillent sans se fatiguer, et n'ont l'air d'être marchands ou artisans que pour se distraire. Assis dans leurs échoppes, ils fument en attendant leurs pratiques et ne font un geste ni pour les attirer, ni pour les retenir.

En montant à la Casbah, je suis volontiers la rue Porte-Neuve, presque uniquement habitée par des Mores. J'aime à m'arrêter en face de ces petits enfoncements à trois pieds au-dessous du sol, où les propriétaires, sommeillent en égrenant leur chapelet. Là, c'est un marchand de pierre-ponce à côté d'un étalage de grenades et d'oranges; ici, un potier qui trace à la chaux vive de capricieux dessins sur des réchauds de terre rouge. De distance en distance, on entend le marteau du fabricant de habouches et de djebirahs, et le ronflement du tour qui lance jusqu'à vos pieds des copeaux de corne blonde. Tout à fait dans le haut, près des vieilles murailles, on trouve des brodeurs, des forgerons, des dévideurs d'or et de soie, et des menuisiers qui font des coffres dorés et des étagères aux fleurs éclatantes. Tous travaillent gaiement, une branche de lilas fixée dans le turban, ou une fleur de jasmin enfoncée dans une narine. Tous chantent à demi-voix ou causent avec les passants. Le caouedji court d'une boutique à l'autre, brandissant un charbon allumé au bout d'une pincette de cuivre et portant un large plateau chargé de petites cafetières dont chacune ne contient qu'une tasse d'un café noir et parfumé. Le marchand d'angélique passe en faisant tourner sur la paume de sa main une planche garnie de pâte blanche et rose, et la négresse, roulée dans son pagne bleu, offre aux promeneurs des petits pains saupoudrés d'anis et de safran.

Les Mores ne sont pas, comme les Arabes, graves et silencieux. Amateurs passionnés des plaisirs, ils oublient volontiers les préceptes du Koran et leurs figures, blanches et régulières, portent souvent l'empreinte des nuits d'orgie.

On rencontre encore, dans Alger, une population

nomade, composée de Kabyles et d'Arabes de Lagouath, de Biskra et des Beni-Mzab. Ce sont des hommes âpres au gain. Ils viennent chercher ici la fortune qu'ils ne peuvent trouver dans leur pays et ne parlent dès qu'ils ont assez d'argent pour acheter un burnous et un fusil. Les temps qu'ils passent parmi nous est pour eux un temps d'exil dont ils s'efforcent d'abréger la durée. Travailleurs infatigables, ils se nourrissent avec quelques dattes et logent sous des arcades des rues et les voûtes des bazars. Chaque tribu a sa spécialité, aussi les membres des divers corps de métier ont-ils une physionomie particulière qui permet de les distinguer à première vue.

Les Kabyles ont l'air calme et rusé de nos Limousins, et, comme eux, gâchent de mortier et portent sur les briques. Les nègres du Sahara, longs et osseux, coiffés d'un turban bleu dont le bout retombe sur leur épaule, badigeonnent les maisons avec un pinceau attaché au bout d'une perche. Les Biskris trottent deux à deux en portant d'énormes fardeaux suspendus au milieu d'un bâton; et les Mozabites, habillés de blanc et la tête découverte, fument à la porte des bains mores où ils vous massent le soir en fredonnant les mélodies du désert.

Les Lagouathis sont âniers. Je les ai toujours regardés comme mes ennemis, parce que j'adore les malheureuses petites bêtes qu'ils maltraitent sans pitié. Ils sont si jolis ces pauvres ânes, avec leur nez noir et leurs gros yeux à fleur de tête, ils ont l'air si doux et si résigné, ils sont si courageux et si patients, que je ne comprends pas le peu d'intérêt qu'ils inspirent. On les rencontre trottant par bandes de dix ou quinze, et leur conducteur, venant d'une gan-doura rayée, tantôt les excite avec un bâton pointu dont il chatouille leurs plaies saignantes, tantôt relève, sans s'arrêter, une charge qui penche ou une pierre qui tombe.

Si jamais tu deviens membre d'une société protectrice des animaux, je te recommande tout particulièrement les bourriquets d'Alger.

LOUIS DE LYRON.

(La suite au prochain Numéro.)

CONVERSATIONS EN FAMILLE

MADAME DE SÉRIZY. Te voilà sous les armes, mon cher petit Ludovic.

LUDOVIC. Jetant un coup d'œil sur la glace. Oui, grand-mère. Suis-je bien ? suis-je à ton gré, veux-je dire ?

MADAME DE SÉRIZY. Oui, mon fils, ton habit me semble bien fait, tes cheveux ne sont ni trop longs, ni trop courts. Mais qu'as-tu donc là de voyant au-

tour de ton cou ? On croirait le collier de commandeur de la Légion d'honneur.

LUDOVIC. Grand-mère, c'est une petite cravate de soie rouge que j'ai achetée hier.

MADAME DE SÉRIZY. Et elle est attachée avec le chef-d'œuvre d'un maréchal ferrant, il me semble. C'est un fer à cheval que ton épingle n'est-ce pas ?

ait de l'eau, du vin, selon qu'elle pourra le désirer (la carafe d'eau et le carafon de vin seront près de toi), tu causeras avec tes voisines, sans négliger l'une pour l'autre, et quoique Alfred, ton ami et ton camarade, soit placé non loin de toi, tu éviteras de lui parler *par-dessus* ta voisine, chose impolie et désagréable. N'élève pas la voix, ne crie pas, ne dispute pas, même à la fin du repas, même quand d'autres convives paraîtraient un peu animés; garde le calme de l'homme comme il faut, et pour cela, mon ami, sois modéré en tout et ne fais pas trop bon accueil aux vins fins. *Autrefois*, les vieilles gens chérissent ce mot-là, *autrefois* cette recommandation en France eût été parfaitement inutile, mais aujourd'hui! le tabac, le sport et le turf nous ont fait perdre nos qualités nationales.... Comme le collège n'est pas précisément une école de bonnes manières, tu me permettras, mon enfant, de te recommander de ne pas mâcher bruyamment, de rompre le pain, d'éviter de laisser au fond d'un verre de l'eau ou du vin, de manger avec une propreté extrême, de ne pas toucher le poisson avec le couteau, de couper les fruits avec le couteau à lame d'argent, et finalement, de ne pas essuyer la sauce à l'aide de pain, mais de la laisser au fond de l'assiette. Ce sont des minuties, mais le savoir-vivre se compose d'infiniment petits. Si l'on sert des *rince-*

bouche dans les maisons où vous dinerez, je vous engage, mes enfants, à ne vous en servir que pour y tremper légèrement le bout de vos doigts; la toilette de la bouche, faite en public, est souverainement laide à voir. Maintenant j'ajouterai, pour me résumer, que vous paraîtrez bien élevés à table, si vous vous habituez à manger, fussiez-vous en tête à tête avec votre soupière, proprement, élégamment, car on ne fait bien que ce que l'on fait sans cesse. L'habitude de la propreté, de la sobriété, le désir d'être agréable, rendront toujours un convive aimable, et il n'y aura à ajouter à cette première mise de fonds, que la connaissance de certains usages qui varient avec les pays. Et si tu vas en pays étranger, mon cher Ludovic, ce que tu auras de mieux à faire, ce sera d'observer les gens bien élevés et de les imiter, et de ne pas montrer d'étonnement, soit devant des usages nouveaux, soit à l'aspect de plats bizarres et inconnus. — Un chargé d'affaires s'acquiert l'amitié et la faveur d'un tout-puissant vizir, en avalant sans sourciller une horrible pâtée composée de confiture de roses, de safran, de piment, d'agneau, de riz et de pistaches; il avança mieux ses affaires par cet acte de politesse que par dix échanges de notes diplomatiques. Mais voilà qu'on sonne. Ce sont nos convives. A une autre fois, mes enfants. (On annonce M. et M^{me} Clément, etc.)

RETOUR DE LA PROMENADE

FRAGMENTS

Déjà le soir! — Enfants, votre nid vous appelle;
Rentrans, mes chers petits, sous l'aile maternelle.
Et là-bas dans les prés, là-haut parmi les bois,
Mille échos argentins répondent à ma voix.
La jeune bande accourt. — O mes folles abeilles,
Quelle moisson de fleurs à remplir des corbeilles!
En voilà pour couvrir tous ceux que vous aimez.
Nouez d'un triple jonc ces faisceaux embaumés.
Préparez une offrande à l'autel domestique :
Chaque cellule aura sa guirlande rustique,
Et devant le portrait du joyeux nouveau-né,
Chaque portrait d'aïeul en sera couronné.
Marchons! le soleil baisse et l'âtre se rallume.
Là-bas, de ce chalet voyez le toit qui fume;
A la voix du berger, voyez ce grand chien roux
Ramenant les brebis plus dociles que vous.
Les chemins sont pierreux; avant que la nuit gagne,
Tâchons d'atteindre au moins le pied de la montagne.

V. DE LAPRADE.

REVUE MUSICALE

HECTOR BERLIOZ



PRÈS la chute du premier empire, dont l'épopée guerrière et pathétique avait laissé si peu de place aux arts et à la littérature, il s'opéra en France un grand mouvement intellectuel. Une nouvelle génération jeune, ardente et virile brisait les entraves de la vieille école et se préparait à un combat acharné. Les livres, la tribune, la scène, l'atelier de l'artiste étaient les divers champs clos où l'on se disputait la victoire. On demandait alors au christianisme les inspirations que la génération précédente avait demandées à l'Olympe païen. M. de Chateaubriand en écrivant le *Génie du Christianisme*, avait posé la première pierre de l'édifice religieux; Victor Hugo, Lamartine, Eugène Delacroix, arrivaient en grande hâte pour consolider le grand œuvre. C'est au milieu de cette fermentation des intelligences, aux débuts de cette nouvelle école, qu'apparut à Paris un jeune homme pâle et nerveux, aux traits réguliers, à la démarche impétueuse. Il était difficile de ne pas remarquer cette physionomie altière dont M. Léon Escudier, le spirituel et consciencieux biographe nous a donné un croquis si fidèle dans le livre intitulé : *Mes Souvenirs*. Ce jeune néophyte de l'art avait nom Hector Berlioz. Né dans une petite ville du département de l'Isère, on l'avait envoyé à Paris pour étudier la médecine. A peine lui fut-il permis de se livrer à l'exercice de la guitare et du flageolet, instrument qu'à bon droit on jugeait sans conséquence. Mais obéissant à sa vocation naturelle, il jeta bientôt la trousse aux orties, pour s'abandonner à la fièvre musicale dont il était dévoré. En vain sa famille irritée lui retirait-elle sa subvention, en vain la pauvreté vint-elle l'assaillir, Hector Berlioz ne se laissa décourager ni par les souffrances de l'esprit, ni par les privations du corps. Réduit à s'enrôler comme choriste dans un théâtre secondaire, il sut traverser avec courage ces cruelles épreuves par lesquelles doit passer la misère avant d'arriver à la gloire. Après s'être imprégné de la méthode de Choron, il reçut des leçons de Reicha, et fut admis parmi les élèves de Lesueur. Dès ce moment, il travailla avec une ardeur incroyable et se livra tout entier à la composition.

Il écrivit à cette époque : l'ouverture de *Waverley*, les *Francs-juges*, le *Concert des Sylphes*, et une *Symphonie fantastique*. Le *Correspondant* lui ouvrit alors ses colonnes, où il publia en 1828 une série d'articles fort remarquables sur le style et les œuvres de Beethoven. Cette publication importante coïncidait

avec la création de la Société des Concerts du Conservatoire. Elle est demeurée à nos yeux un des plus beaux titres de gloire du grand artiste dont nous entretenons nos lectrices. Rossini régnait sans partage dans toute l'Europe. Le génie tendre, profond et mélancolique de Beethoven était resté dans l'ombre. Berlioz sut le mettre en lumière et réagit puissamment contre l'imitation servile des auteurs qui rêvaient la gloire du cygne de Pesaro. Il fit donc faire un pas immense à l'art de la musique. En 1830, Berlioz remporta le prix de Rome. Ce fut au milieu du bruit des canons et de la mitraille, qu'il composa sa cantate de *Sardanapale*. — *Le Roi Lear* et *le Retour à la vie* firent leur apparition deux ans après. Pendant que le maître multipliait les auditions de ses œuvres, pendant qu'il écrivait *Harold en Italie*, le critique se faisait remarquer par la hardiesse de ses opinions et par leur tour original.

Berlioz aimait avec passion le caractère magistral de la musique religieuse; aussi composa-t-il, lors des obsèques du maréchal Damrémont, le magnifique *Tuba mirum*, qui retentit sous les voûtes sonores des Invalides. Le théâtre de l'Opéra accueillit son opéra de *Benvenuto Cellini*, qui n'obtint pas grand succès; mais il fut dédommagé de ce revers par les applaudissements prodigués à son remarquable scherzo de *Roméo et Juliette*.

Hector Berlioz, après avoir publié la *Damnation de Faust*, eut un souci nouveau. Les critiques trop sévères le trouvaient bruyant, exagéré et parfois même désordonné. *L'Enfance du Christ* fut la meilleure réponse qu'il put faire aux accusations portées contre son talent. Cette page poétique a été plusieurs fois entendue à Paris, où elle n'a cessé de produire un effet d'enthousiasme. Rien de plus naïf et de plus émouvant que l'épisode de la fuite en Egypte. Berlioz excelle dans l'art des mélodies pittoresques et dans les combinaisons de sonorité. Il suffit d'ailleurs de lire son *Traité d'instrumentation et d'orchestration modernes*, pour se rendre un compte exact de son habileté à comprendre le rythme, le style et les effets d'instruments. D'habitude il écrit lui-même les scénarios dont il s'inspire comme musicien, et le versificateur n'est pas moins remarquable que le compositeur et le feuilletoniste du *Journal des Débats*. C'est dans son grand ouvrage des *Troyens*, suprême effort de la muse de Berlioz, qu'il va nous donner incessamment, dit-on, la mesure tout entière de son talent. Tant que cet ouvrage impatientement attendu ne sera pas représenté, on ne pourra guère émettre une opinion définitive sur Hector Berlioz. Quoi qu'il en soit, il restera une des physionomies artistiques les plus courageuses, les plus originales et les plus saillantes de notre époque.

MARIE LASSAVER.

Economie Domestique.

pour établir ce fruitier, qui demande peu de place et peu d'argent, on se procure des boîtes plates, en bois blanc, profondes seulement d'un décimètre. Ces boîtes n'ont pas de couvercle, leurs bords sont soigneusement rabotés, de sorte que lorsqu'elles sont superposées, elles se recouvrent exactement; on forme des piles de dix boîtes; la dernière de la pile, qui en occupe le sommet, est seule munie d'un couvercle. Les fruits sont rangés dans ces boîtes, sur un seul rang d'épaisseur; sur le bord on colle une petite bande de papier sur laquelle on désigne les fruits que contient la boîte.

Fruitier à la Dombasle.

Au moyen de ces piles de boîtes, une chambre de

petite dimension peut contenir une ample provision de fruits.

Bishop d'oranges.

C'est une salade d'oranges, mais plus agréable que la salade d'oranges ordinaire. On fait fondre 125 gr. de sucre blanc dans un demi-litre de lait bouillant. Quand le lait est presque refroidi, on y ajoute du kirsch dans la proportion d'un tiers pour la quantité de lait. Les oranges, bien dépoignées de leur peau et coupées en rondelles, sont rangées dans un compotier; on verse dessus le mélange de lait et de kirsch froid, deux heures avant de servir.

Correspondance.

LES RUINES DU CHATEAU DE COUCY

J'ai pensé à vous, mes chères amies, en face de ces splendeurs d'un autre âge, et devant cette œuvre de géants qui, à elle seule, donne une idée si grandiose de la puissance féodale. Mieux encore que des livres, elle conte la grandeur et la fortune de ces barons-rois, plus souvent rois que le souverain couronné. C'est un livre de pierre dans lequel l'histoire du passé est merveilleusement écrite pour instruire l'avenir.

Admirable chose enfin que ces uines! Et quand

je les admire, sous les arcades silencieuses, j'ai dit : j'en vais parler à mes jeunes amies; je veux pour celles qui ne les ont pas vues, pour celles même qui les connaissent déjà, fixer leur attention et leur intérêt sur ce monument historique, et sur les preux qui habiteront cette demeure, que le temps a détruite à jamais.

La vue des ruines est un enseignement; en soulignant la poussière des siècles, la rêverie, toujours nécessaire et profitable, s'empare de nous et nous ramène aux idées solennelles, promptes à s'effacer

de notre esprit. En contemplant cette solitude, cette vaste enceinte abandonnée, le peu qu'il en reste, mystères de tant de choses qui nous sont inconnues, joies, douleurs, espérances évanouies sous ces murailles formidables qui virent couler tant de sang et de pleurs, on est saisi d'une curiosité bien naturelle ; on veut essayer à l'aide des chroniques qui nous sont restées, de faire revivre l'histoire de ces guerriers légendaires, qui ont illustré leur race, par la valeur et le génie sauvage de leur caractère.

Mais avant de parler de ces chevaliers, causons d'abord de ce qui reste d'eux, le livre de pierre nous aidera à bien comprendre le livre imprimé.

Les ruines du château de Coucy sont situées dans le département de l'Aisne, à quatre lieues de Laon, à deux lieues environ de Chauny. Après avoir quitté cette petite ville et passé devant le lac bleu et les grands bois du château de Folambray, on aperçoit au loin, sur une haute colline verdoyante et boisée, un donjon formidable, près duquel sont groupées trois énormes tours restées debout, et que les siècles n'ont pu détruire. Ces tours désolées s'élèvent dans les airs avec une majesté qui fait oublier les ravages que le temps et les révolutions ont imprimés sur cette liade d'une autre époque ; elles parlent au cœur et à l'imagination par le silence de ces murs déserts, plus que ne le pourraient faire les plus beaux vers du plus grand poète. Ceux même de M. de Lamartine, écrits sur la porte principale des redoutables souterrains du manoir, sont pâles en face de ces ruines gigantesques, de ces longues allées ténébreuses où tant de malheureux sont morts dans une agonie mystérieuse et terrible.

Le donjon principal a plus de deux cents pieds de hauteur ; des plantes parasites ont poussé dans les crevasses et sur les créneaux de l'édifice ; la foudre est tombée plusieurs fois sur ce colosse de pierre ; à l'intérieur, il n'offre plus qu'une immense muraille circulaire, percée de quelques meurtrières ; mais le génie d'Enguerrand III semble encore planer au-dessus de cette dévastation ; tout est poème dans ces vieilles masses de pierres.

Ce donjon devait être à l'intérieur d'une magnificence royale, d'après ce que nous voyons encore de cette architecture ogivale, chef-d'œuvre du moyen âge.

Non loin de la tour seigneuriale, on voit les ruines de la salle des Preux ; des colonnettes d'une sculpture admirable jonchent le sol couvert d'herbe et de mousse ; près de cette salle il y avait une chapelle d'une beauté sans égale, dit un vieil historien ; les vitraux étaient si remarquables, que pendant la guerre de cent ans, ils furent enlevés et vendus par les Anglais douze mille écus d'or. C'est aussi dans ce donjon que se trouve le puits célèbre sur lequel on a fait tant de légendes et de contes fort invraisemblables.

Essayons d'évoquer quelques-uns de ces hommes gigantesques, hôtes et souverains de ce vieux manoir.

En face de toutes les ruines, le désom de renouer la vie, est une des tristes folies de l'esprit humain ; mais on ne peut s'en défendre. L'intérêt même augmente en repençant par la pensée ces vastes salles maintenant écroulées et désertes, cette

puissante féodalité, aujourd'hui anéantie. Tout ce qui tient aux âges éloignés de nous est revêtu d'un prisme magique qui saisit notre âme. Qu'étaient-ils vus de près, cependant, ces héros et ces barons fameux ? Illettrés, à moitié sauvages, la plupart de vrais brigands sanguinaires et impies avec les dehors d'une respectueuse observance. Ils allaient à la croisade combattre les infidèles, et chez eux ils pillaient les églises, emprisonnaient ou assassinaient les évêques et les faibles. C'est un des côtés bien connus et bien avérés de leur histoire. Mais il faut en même temps raconter la valeur, la générosité, la grandeur d'âme de ces puissants guerriers ?

Ils ne faisaient qu'un avec leur épée ; leur vie entière était revêtue de l'armure, l'esprit de guerre leur seul but ; la chasse leur seul amusement ; quand ils n'avaient plus d'hommes à tuer, ils tuaient des bêtes. Ces deux passions ne pouvaient guère faire des saints, il est vrai, mais elles firent des héros.

Le premier illustre de cette race dont nous retrouvons encore tant de restes de puissance, fut Enguerrand I^{er} ; il mourut en 1116, au retour de la première croisade, où il commandait les troupes françaises. Il donna à sa maison les glorieuses armes qui, après tant de siècles, sont encore blasonnées sur la porte du donjon seigneurial :

COUCY,

Fascé de vair et de Gueules de six pièces.

Plus tard, Enguerrand III y joindra cette devise fameuse, après avoir perdu l'espoir de porter la couronne de France :

Ne suis roi, prince, ne comte aussi,

Suis le sire de Coucy.

Après le belliqueux Enguerrand de Coucy, noble batailleur en France comme en Palestine, assassin de l'évêque de Reims, excommunié par deux papes, etc., au demeurant bon et vieux pénitent à la fin de sa vie, nous trouvons son fils, Thomas de Marle, dont les crimes et le brigandage attirèrent sur lui la haine de tout un peuple et le mépris de ses descendants, qui refusèrent de lui donner le noble nom de Coucy. Il conserve dans les légendes et les chroniques de sa race le nom de Marle, qu'il tenait de sa mère, Ade de Marle, fille du comte de la Fère, de Marle et de Roussy.

Thomas de Marle, révolté d'abord contre son père, ensuite contre le roi Louis le Gros, fait mourir l'archidiacre de Laon et remplit de terreur ses vastes domaines par les cruautés et les injustices les plus révoltantes. Dans un concile tenu à Beauvais, au sujet de ce grand coupable, les évêques demandent au pape son excommunication. Loin de se laisser abattre par l'anathème, il repand la désolation dans les diocèses de Laon et de Reims.

Il fait arrêter et retenir en prison dans les sombres et redoutables cachots du château de Coucy, de riches marchands qui voyageaient sur ses terres munis d'un sauf-conduit signé de sa main. Il s'empare de leurs richesses, et, au moment d'expirer, il refuse de dire le lieu où ils sont retenus. Ils mou-

rurent sans doute, dans les profondeurs des souterrains où ils étaient enfermés.

Mais avec Enguerrand III luit une étoile nouvelle sur la maison de Coucy. C'est le moment de sa splendeur et de sa puissance (1191-1242). Il épouse Mahaut de Saxe, petite-fille de Henri II, roi d'Angleterre, et sœur d'Othon, duc d'Autriche. Enguerrand III prit part à la croisade contre les Albigeois; nous retrouvons encore le sire de Coucy au pont de Bouvines, à la tête de vingt-huit chevaliers. Quand il faut combattre, ces nobles sires sont toujours prêts :

*Notre-Dame aux sires de Coucy !
Coucy à la Merveille !*

Leur cri de guerre résonne pour ainsi dire encore sous les voûtes si souvent ébranlées par le bruit des trompettes et le clairon du départ. Mais en fait de justice, ils laissent plus à désirer au chroniqueur et à l'histoire.

Un seul fait tiré des chroniques du diocèse de Laon :

« Le doyen de Courlandon ayant fait emprisonner des vassaux d'Enguerrand, pour les obliger à restituer les biens qu'ils venaient d'enlever à l'église de cette ville, le sire de Coucy ravage les terres du chapitre et réduit les chanoines à la plus grande misère. Il vient à Laon, enfonce les portes de la cathédrale, enlève le doyen, qu'il fait charger de chaînes et jeter dans un cachot. »

Après ces actes de violence, Enguerrand excommunié par les évêques de Reims, de Laon et de Soissons, n'en fit pas moins une seconde croisade contre les Albigeois, et revint couvert de gloire se reposer dans son donjon colossal, élevé depuis quelques années seulement, au-dessus des autres tours qu'il domine dans toute sa majesté. Il fait alors la paix avec les chanoines et rentre en grâce près du saint-siège.

Mais Louis VIII, le lion de France, venait de mourir. La tutelle était aux mains de la reine Blanche; les hauts barons forment une ligue puissante, pour empêcher, disent-ils, le royaume de tomber en quenouille (1). Enguerrand consentit à devenir l'âme de la conspiration; et les voûtes du château féodal protégèrent des plans et des réunions dont le secret demeure enfoui sous ces ruines; car l'histoire indique d'une manière incertaine les projets du sire de Coucy, relativement au trône de France, qu'il voulait, disent les chroniques, *s'adjuger à merveille*.

On a prétendu que, proclamé roi dans une de ces réunions mystérieuses, le sire de Coucy fit ciserler un diadème par le plus célèbre orfèvre de Paris, et l'essaya devant quelques amis, le manteau royal sur les épaules, et le sceptre fleurdelisé à la main. On a retrouvé, longtemps après ces insignes, déposés sous les portes de fer du chartrier de Coucy.

L'histoire lui a donné le surnom de Grand; il fut en effet un des héros de la féodalité. Toutefois, avec son successeur, Enguerrand IV, digne et noble

guerrier comme son père, la puissance féodale, ébranlée déjà par tant de luttes, va faiblir bientôt sous une plus grande puissance : le roi et le peuple ligués contre elle.

Cette lettre est déjà bien longue, mes chères amies; je suis forcée d'ajourner la fin de ma chronique; il faut attendre le numéro prochain qui vous la donnera tout entière. Je vous quitte au milieu de la splendeur de la maison de Coucy, vous en avez pu prendre une idée exacte par l'ambition d'un de ses chefs, prêt à devenir roi de France. — Vous verrez dans l'histoire de ses successeurs que cette puissance encore prodigieuse trouve enfin dans la force et la grandeur royales un ennemi, qu'elle ne peut plus vaincre si facilement.

MODES.

Mes chères amies, à votre âge on aime le mouvement, et l'exercice est fort salutaire; cependant, il me semble nécessaire de prendre un peu de repos. L'ordre intérieur de votre maison, votre linge, vos robes, la musique, le dessin et le travail sérieux, que j'espère vous n'avez pas abandonné en terminant vos études ou pendant vos vacances, tout souffrira si à peine revenues de vos excursions plus ou moins éloignées, vous pensez déjà à danser; aussi je crois que ce n'est pas le moment de parler aujourd'hui de toilettes de bal. N'avons-nous pas à confectionner, d'abord, nos robes ordinaires, puis celles habillées, pour toilettes de ville?

Il faut aussi dès à présent s'occuper des étrennes, si nous voulons entreprendre quelque ouvrage un peu long. « Nous avons le temps, » me direz-vous; mais songez que deux mois sont bien vite écoulés, et que vous pouvez être interrompues dans vos petits travaux par quelque circonstance imprévue; ne comptez pas sur votre habileté pour exécuter rapidement un ouvrage, car vous le savez,

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

Causons donc sérieusement, et faisons de l'économie politique de ménage.

Une jeune fille qui a, dit-elle, une pension très-modeste, me demande ce qu'elle doit faire pour dépenser peu et cependant être toujours mise *comme tout le monde*; elle croit s'y être mal prise jusqu'à présent; l'année dernière, par exemple, elle a acheté deux robes très-bon marché, l'une foncée pour tous les jours, l'autre plus claire pour s'habiller, mais ces deux robes ne sont plus mettables, les étoffes étaient mauvaises, elles ne peuvent même pas être teintes. Un joli chapeau rose qu'elle avait payé fort cher au commencement de la saison et qu'elle a porté tout l'hiver est tellement fané, qu'il n'y a aucun parti à en tirer. En effet, notre amie s'est trompée, mais je vais venir à son secours, et lui prouver que sa pension, toute modeste qu'elle est, lui suffit pour que sa toilette soit toujours fraîche et convenable.

Plutôt que d'acheter deux robes bon marché, faisant un peu d'effet, elle aurait eu pour le même prix une jolie robe en popeline de laine, grise, marron ou d'une autre nuance solide, qui lui eût servi tout

(1) *Histoire de saint Louis*, tome I^{er}.

l'hiver pour s'habiller, surtout si elle a d'autres robes qui, avec quelques réparations, peuvent être portées journellement. Cette année, la robe habillée de l'année dernière lui servirait pour la demi-toilette; et n'ayant à faire la dépense que d'une seule robe, elle y mettrait le prix qu'elle destine à deux robes de qualité inférieure.

Il eût été aussi plus sage, en place du chapeau rose, qui ne pouvait durer longtemps, et était même ridicule, l'hiver en négligé, de prendre deux chapeaux beaucoup moins chers en étoffe un peu foncée; cette année, le chapeau habillé de l'année dernière n'étant pas de nuance claire, elle eût pu mettre ce chapeau tous les jours, et faire les frais seulement d'un nouveau plus habillé.

Mais l'avance n'étant pas prise ainsi, notre chère abonnée va encore se désespérer, et s'imaginer qu'elle ne peut pas mettre mes conseils à exécution; elle se trompe; ses petites ressources lui permettent cette année l'achat de deux robes et de deux chapeaux; mais il faut faire pénitence, il faut faire le sacrifice de la *confection* que l'on s'était promise. Avec un peu de travail et d'adresse, elle parviendra à donner à sa confection de l'année dernière une physionomie toute *moderne*. Ceci est d'ailleurs une observation, mesdemoiselles, qui s'adresse à beaucoup d'entre vous, qui croient être forcées de prendre tous les ans pour l'hiver et l'été le pardessus à la mode; croyez-vous que le changement soit si grand d'une année à l'autre, qu'avec quelques modifications vous ne puissiez faire un vêtement, si ce n'est du dernier modèle paru, au moins parfaitement convenable. Ainsi, aujourd'hui il vous est très-facile de retrécir les manches de vos pardessus de l'hiver dernier, et même de l'année précédente, et de diminuer la longueur de la jupe; si vous avez un collet ou talma, vous pouvez encore le porter, et pour le rendre plus moderne, ajouter un effilé en chenille ou une passementerie. Que tous ces petits détails ne fassent pas sourire de dédain les plus favorisées du sort, qui peuvent se permettre une plus grande variété dans toutes les parties de leur toilette; ne devons-nous pas toutes prendre l'habitude de l'ordre et de l'économie, qui ne nuit dans aucune position.

Et maintenant, pour vous tenir au courant des étoffes nouvelles, causons un peu modes et chiffons. Je vous disais d'abord que l'écossais *fait fureur*. On ne parle que d'écossais, on ne voit que de l'écossais!

L'écossais a décidément fait invasion cet automne; on l'emploie pour toilettes complètes, pardessus, garnitures, ornements, etc.; j'ai vu même des résilles et des éventails écossais; je ne sais vraiment si l'on n'arrivera pas à porter des ombrelles, des bottines et des gants écossais.

Les rayons des magasins sont remplis d'étoffes écossaises, en soie et en laine. On en fait de bleu et vert, bleu et rouge, rouge, vert et blanc, violet, vert et blanc, violet, noir et blanc, violet et vert; les rayures et les carreaux sont de différentes largeurs, et disposés de mille manières. A mon avis, le plus joli est le véritable écossais, bleu et vert; on trouve un très-grand choix de dispositions de ces deux nuances.

Puisque j'ai commencé à vous parler de cette nouveauté, il faut que je vous détaille l'emploi que vous pouvez en faire, et que je vous recommande surtout

de ne pas mettre ensemble deux écossais différents.

Les plaids écossais de toutes nuances, garnis d'une frange en chenille, se portent presque indifféremment avec les robes noires, grises ou havane. Le plaid noir et blanc est le seul qui puisse se mettre avec toutes les robes. Quant aux robes écossaises, il faudra apporter le plus grand soin à assortir les nuances de la robe avec celles du manteau; elles se garnissent de rubans plissés ou ruchés, de petits velours noirs ou des couleurs de la robe. J'en ai vu une fort jolie robe en popeline de laine, bleu et vert, ornée dans le bas d'un ruban plissé bleu, puis d'un autre ruban plissé vert; au-dessus de ces deux rubans, étaient posés quatre petits velours alternant bleu et vert.

On fait avec des biais ou rubans écossais des garnitures pour robes unies. Les jupons unis, rayés noir et blanc ou gris et noir, sont également ornés de biais écossais.

Une de nos abonnées nous demandait le mois dernier si elle ne pourrait se procurer des échantillons de foulards écossais; la Colonie des Indes, 53, rue de Rivoli, vient de recevoir une grande variété de ce genre de disposition, qui n'avait pas encore paru en foulard, et de fort beaux dessins cachemire pour robes de chambre.

Vous pourrez donc, mes chères amies, vous adresser à cette maison, qui vous enverra franco une grande collection d'échantillons de ces foulards, ainsi que des fonds noirs, marrons, violets, havane, etc., avec croissants, dessins grecs, bouquets pompador, semés de différentes sortes, rayés et quadrillés sur toutes ces nuances, et les mêmes dispositions sur fonds blancs et fonds clairs pour toilettes de dîner et de soirée; je vous recommande aussi un tissu inusable, appelé foulard Shanghai, que vous trouverez uni de toutes nuances, ou rayé et quadrillé.

Les corsages pour robes habillées se font à pointe devant et dans le dos, avec ornement rappelant celui de la jupe; la veste fermée devant seulement par deux ou trois boutons et à basque dans le dos, se portera je crois beaucoup cet hiver; mais je ne vous conseille pas d'adopter le gilet blanc, qui manque, selon moi, de ce cachet de simplicité que doit avoir la toilette de toute jeune fille, et qui commence à être mal porté; lorsque vous voulez porter une veste laissant voir presque entièrement le devant du corsage de dessous, faites ce corsage pareil à la robe, montant avec une ou deux pointes dans le bas; la veste avec manche à coude peut être pareille à la robe, en drap ou velours noir; l'ornement doit être en rapport avec celui de la jupe, si la veste est pareille; si elle est en drap ou velours noir, ornez-la d'une passementerie, posez autour de l'entournure une passementerie formant épaulette; surtout ne la prolongez pas par une bande sur la couture d'épaule, cet ornement figurant l'épaulette militaire est de très-mauvais goût.

Les chapeaux tendent à baisser un peu sur le devant; quant à la forme *Marie-Stuart* que l'on a essayé d'introduire cet été, il n'en est plus question. Depuis quelques années on avait abandonné le satin, qui, orné de velours et de fleurs fait cependant de charmants chapeaux. Mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne, a un goût parfait pour le choix des ornements. J'ai remarqué chez elle une capote en satin rose; le

bavolet est en satin des deux côtés, et au milieu en tulle brodé noir; une large bande forme un plissé sur l'un des côtés de la capote, qui de l'autre est ornée de deux coques en taffetas noir avec torsade et bouquet de fleurs; dessous assorti. Voici encore un autre chapeau en taffetas vert avec bavolet de velours noir; la passe est en velours noir et forme trois gros plis sur le côté; au milieu, est un bouillonné en crêpe lisse; dessus et dessous, primevères en velours blanc. Enfin, un troisième chapeau en velours noir orné dessus d'un petit bouquet de plumes de paon très-courtes, avec brides en velours écossais bleu et vert.

J'ajouterai à ces trois modèles un petit bonnet fort gracieux en tulle brodé blanc, avec fond tombant, doublé en crêpe lisse noir, orné sur le devant de coques de velours ponceau et d'une touffe de feuillage; sur le dessous de la tête est un carré en tulle blanc entouré d'une dentelle noire; une des pointes recouvre les coques, et l'autre tombe sur le fond; plusieurs petits choux de comète en velours ponceau, et un plus gros, sont disposés dans le coquillé du bonnet; un ruban noir faisant torsade sur les côtés retombe derrière en formant barbe.

Occupons-nous à présent de nos petites sœurs, qui ne lisent pas encore notre journal, et pour lesquelles nous venons de fonder le journal la POUPEE MODELE, qui va faire son apparition d'ici à quinze jours, avec des surprises, des comédies en carton et de superbes histoires, de poupées bien gentilles et de petites filles bien sages.

Les toilettes des petites filles sont toujours à peu près semblables aux nôtres; la petite veste à basque est aussi fort gracieuse pour elles; la veste grecque courte avec ceinture suisse et guimpe blanche est plus habillée; ces deux formes de corsage autorisent seules les manches longues. Les corsages décolletés à châles ou avec berthe ont les manches courtes; la robe avec ceinture à pointes et bretelles se porte toujours, et fait avec une guimpe blanche une toilette habillée; on peut ajouter la veste grecque pareille à une robe de cette forme, afin de la rendre plus négligée. L'écossais tient aussi une grande place dans la toilette des enfants; et cette mode aura probablement plus de durée pour eux que pour nous. J'ai vu ces jours derniers deux charmantes toilettes préparées en triple, et destinées à trois petites sœurs de six, huit et dix ans.

La première était une robe en popeline de laine écossaise bleu et vert, garnie dans le bas d'une bande en popeline noire posée en biais, ornée des deux côtés d'un petit ruche vert; le corsage de dessous était montant, fermé par de petits boutons verts; la veste était ornée comme la jupe, mais d'une bande beaucoup plus étroite; un petit paletot demi-ajusté en drap marron, garni d'une très-petite passementerie à giletis noirs; le chapeau rond en feutre noir, orné seulement de velours noir.

L'autre toilette était en popeline de soie grise, ayant au bas de la jupe trois biais en velours d'un écossais dans lequel le blanc et le rouge dominaient; la ceinture à pointe, était bordée de deux petits biais écossais, ainsi que les bretelles; pour accompagner ce corsage, une jolie guimpe avec entre-deux, et autour du cou une ruche en valenciennaise; puis un collet pareil à la robe, bordé autour d'un biais en velours semblable à celui de la jupe, surmonté de deux biais pareils, et un chapeau rond en velours royal blanc, orné du même velours écossais que la robe et le collet.

J'espère que nous ne verrons décidément plus les petits garçons en crinoline; les pantalons courts et bouffants l'ont complètement détrônée; ils se mettent avec toutes les vestes et avec la blouse anglaise; pour les tout petits bambins ne pouvant encore porter le pantalon, la veste avec jupe plissée et caleçon blanc remplace la robe de baby.

L'année avance, mes chères amies; notre dernier numéro vous portera une partie des renseignements que vous êtes si désireuses de voir paraître pour les toilettes de bal. Mais, ainsi que je vous l'ai dit en commençant, ne vous laissez pas attarder, pour toutes vos petites surprises; ne sacrifiez pas à un mouvement de paresse le bonheur d'offrir un souvenir aux personnes qui vous sont chères!

Travaillons pour les autres d'abord, et essayons de ne penser à nous qu'après avoir, dans la limite de nos pauvres petits moyens, été utiles ou agréables à tout ce qui nous entoure.

Je vous rappellerai à ce sujet que vous trouverez au bureau de notre journal des abat-jour de différents modèles, vide-poche en carton Bristol illustré, porte-allumettes du même genre, bouquets en imitation d'aquarelle; imitations de peinture à l'huile, imitations de vitraux, écrans, cache-pots, modèles de tapisseries, etc., pour le prix de 1 franc pièce.

EXPLICATIONS

Planche XI

COTE DES PATRONS

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Col — 2, Dentelle imitation — 3, Mouchoir Écusson avec L. V. — 4, H. P. — 5, Écusson avec *Hermanne* — 6, C. H. — 7, *Inès* — 8 et 9, *Parure* — 10, Écusson avec A. S. — 11, Mouchoir avec P. B. — 12, *Rosita* — 13, *Alzina* — 14, P. F. — 15, *Athènes* — 16, L. S. — 17, *Anais* — 18, *Zéna* — 19, Col — 20, Écusson avec *Adrienne* — 21, A. B. — 22, Col — 23, Dentelle imitation — 24, J. D. B. — 25 J. F. — 26, Écusson avec F. M. — 27, *Clémentine* — 28, J. B. — 29, E. F. — 30, L. P. — 31, Coin pour rideaux.

COTÉ DES PATRONS — 1 à 9, Robe de petite fille — 10 à 14, Vide-poche en drap — 15 et 16, Pochette à ouvrage

—17 à 20, Rose-pompon — 21, Étoile en crochet — 22, chet bouclé.

COTÉ DES BRODERIES

- 1, Col en application de batiste sur tulle. Tous les dessins d'application contenus dans cette planche s'exécutent sur tulle *Bobin*, que vous vous procurerez chez madame Maureau, 2, rue de Tournon.
- 2, DENTELLE imitation, application de batiste sur tulle.
- 3, Mouchon, écusson avec *T. V.* enlacés, plumetis et feston.
- 4, *H. P.*, point de poste.
- 5, Écusson avec *Hermanne*, plumetis, cordonnet et point de sable.
- 6, *C. H.*, plumetis et cordonnet.
- 7, *Inès*, plumetis et cordonnet.
- 8 et 9, Parure en toile, ou nansouk double. Cette parure peut s'exécuter de deux manières : tracez le dessin sur l'étoffe, réunissez-le dessus, et la doublure par la piqure désignée par le trait simple, le trait double du bord se fait en feston ainsi que les dents, en coupant l'étoffe à l'intérieur de chaque dent, le feston étant à jours comme de la broderie anglaise. Vous pouvez aussi faire un col piqué ordinaire, et remplacez le feston à jours par un bord en frivolité.
- 10, Écusson avec *A. S.* enlacés, plumetis, cordonnet et point de sable.
- 11, Mouchon avec *P. B.*, feston.
- 12, *Rosita*, plumetis.
- 13, *Alzina*, plumetis et cordonnet.
- 14, *P. E.*, pour taie d'oreiller, plumetis et feston.
- 15, *Athéna*, plumetis, cordonnet et point de sable.
- 16, *L. S.* enlacés, plumetis.
- 17, *Anais*, plumetis.
- 18, *Zéna*, plumetis.
- 19, *Cor*, plumetis et feston sur mousseline.
- 20, Écusson avec *Adrienne*, plumetis, cordonnet et point de sable.
- 21, *A. B.*, pour taie d'oreiller, plumetis et cordonnet.
- 22, *Cor*, application de batiste sur tulle.
- 23, DENTELLE imitation, application de batiste sur tulle.
- 24, *J. D. B.*, plumetis.
- 25, *J. F.*, pour taie d'oreiller.
- 26, Écusson avec *F. M.*, pour linge de table, plumetis et cordonnet.
- 27, *Clémentine*, plumetis et cordonnet.
- 28, *J. B.* enlacés, pour taie d'oreiller.
- 29, *E. F.*, plumetis et cordonnet.
- 30, *L. P.*, point de poste.
- 31, Coin pour rideau, plumetis, feston, cordonnet et jours.

COTÉ DES PATRONS

- 1 à 9, ROSE, lacet et broderie russe pour petite fille de huit à dix ans.
- 1, Devant.
- 2, Dos.
- 3, Petit côté du dos.
- 4, Châle devant.
- 5, Châle dos.

Buvard en cuir, avec appliques de velours — 23, Brioche en crochet bouclé sur osier.

- 6, Manche.
- 7, Collet.
- 8, Bande pour le bas de la jupe.
- 9, Croquis du vêtement.

Cette petite toilette se fait en cachemire ou en popeline ; la broderie est mélangée de lacet et de broderie russe que l'on fait en gros cordonnet. On peut faire ce dessin en noir ou en couleur sur couleur. La planche n'étant pas assez grande, nous avons dû plier le patron du collet dans différents endroits, et remettre le dessin à l'envers ; il doit monter jusqu'au cou par devant, il sera facile de le prolonger, puisque c'est une bande droite.

10 à 14, VIDE-POCHE avec appliques de drap. Il se fait en osier brodé en grosse laine noire et recouvert du lambrequin en drap dont nous donnons le dessin. On peut cependant remplacer la corbeille en osier, en taillant en carton les différentes parties du vide-poche sur les patrons 10, 11 et 12 ; couvrez ces morceaux de carton en drap noir, et doublez-les de satin ou de taffetas bleu ouaté et piqué, vous les réunirez en suivant les lettres de raccord.

Le lambrequin n° 13 se fait en drap bleu ; le dessin est en découpes de drap rouge et blanc, entourées de soutaches noire, rouge et jaune. Toute la grecque et le tour du médaillon indiqué en pointillé, sont rouges, bordés d'une soutache noire. Les petits dessins à quatre feuilles placés au milieu du médaillon fond bleu et de la grecque, sont en drap blanc ; celui de la grecque est entouré d'une soutache jaune, et celui du médaillon d'une soutache rouge. On place une soutache jaune sur le bord du lambrequin, on fixe ce lambrequin sur le vide-poche un couvrant le haut d'une petite ganse jaune. Les glands sont en soie de nuances assorties.

15 et 16, POCHETTE à ouvrage avec appliques de cuir blanc.

Prenez une bande de taffetas bleu que vous doublerez d'une toile claire. Les appliques de cuir se placent seulement sur la pointe de la pochette, et les deux parties séparées par des lignes ; on les fixe sur le taffetas par un point en croix que l'on fait sur tous les angles du dessin avec du cordonnet noir. — Nous avons donné l'explication nécessaire pour monter une pochette à ouvrage dans le numéro de Septembre.

On pourra se procurer tout échantillonné, chez mademoiselle Ribaut, 3, rue de Rohan, les objets qui composent cette planche et les fournitures nécessaires pour les exécuter.

17 à 20, ROSE-POMPON.

Cette fleur se fait presque toujours en papier rose de trois tons ; on la fait cependant aussi en cerise en blanc rosé ou en jaune. Les feuilles étant très-légères, il est préférable de les faire en étoffe.

Prenez deux pétales n° 17 ; fendez-les au milieu, et griffez-les avec la pince des deux côtés ; puis vous prenez une petite boule de fer que vous avez fait chauffer, et vous appuyez sur le haut de vos autres pétales pour les faire tourner ; c'est ce qu'on appelle *bouler*. Préparez ainsi quatre ronds n° 18 et quatre ronds n° 19.

Vous prenez un petit cœur en coton vert, vous y mettez un peu de pâte très-près de la tige; vous enfillez un rond du n° 17 que vous serrez fortement près du cœur; mettez un peu de pâte en dessous de ce pétale, et enfillez le second rond du même numéro, que vous serrez également pour bien former le cœur de votre rose; puis vous mettez de la pâte au bas de chaque rond, en les enfilaient les uns après les autres, en ayant soin de croiser les pétales et de les contrarier. Vous mettez très-peu de pâte, afin qu'elle ne paraisse pas et que la fleur soit plus légère. Les pétales du n° 18 doivent être très-bouffés, ceux du n° 19 peuvent l'être moins, la rose-pompon étant plutôt plate que bombée. Vous boulez ensuite une araignée ronde que vous enfillez quand votre fleur est terminée, puis vous y mettez un petit calice.

Les boutons se font comme la rose, en mettant 4 ou 5 pétales seulement, suivant la grosseur que vous désirez leur donner.

Vous pouvez passer les tiges au crêpe vert, pour imiter les petites épines vertes.

Ce rosier se monte comme les autres rosiers, seulement il faut beaucoup plus de boutons.

Cette fleur se vend par boîte, avec tout ce qui est nécessaire pour la monter, chez madame Beaussier, 43, rue Richelieu, où l'on trouvera aussi un très-grand choix de jardinières, de modèles tout à fait nouveaux; la petite caisse dessinée sur la planche est en ébène, ornée de clous d'acier entourés de cercles dorés. La gravure de modes qui accompagne ce même numéro, peut donner une idée plus exacte des jolies jardinières de madame Beaussier; celle qui y est représentée est de forme ovale, elle est en bois d'ébène, et le tour en ébène retenu par des clous en corail avec cercles dorés.

21, ÉTOILE en crochet pour voile de fauteuil.

Coton C. B. n° 20.

Faites une chaîne de 20 mailles et formez un anneau en faisant une maille passée dans la première maille de la chaîne.

1^{er} RANG. — 3 mailles-chainettes — 8 brides prises dans l'anneau formé par la chaîne — faites 5 fois : (8 mailles-chainettes — 6 demi-brides, la première se prend dans la 3^e maille-chainette, en comptant de la maille qui est sur le crochet — 1 maille passée dans la dernière bride que vous venez de faire — 9 brides prises dans l'anneau) — 8 mailles-chainettes — 6 demi-brides en prenant la 1^{re} dans la 3^e maille-chainette — 1 maille passée prise dans la dernière bride et dans la 1^{re} du rang — 4 mailles passées dans les brides suivantes.

2^e RANG. — Faites 6 fois (6 mailles-chainettes — 1 bride triple prise dans la 3^e maille-chainette du rang précédent — 3 mailles-chainettes — 1 bride triple prise dans la 3^e maille-chainette en comptant de la dernière bride triple — 4 mailles-chainettes — 1 bride triple prise dans la maille qui forme la pointe — 5 mailles-chainettes — 1 bride triple prise dans la même maille que la précédente — 4 mailles-chainettes — 1 bride triple dans la 3^e maille — 3 mailles-chainettes — 1 bride triple dans la 3^e maille — 6 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans la 5^e bride du rang précédent).

3^e RANG. — Faites 6 fois : (6 mailles passées — 4 demi-brides — 8 brides — 2 brides dans la même maille pour former la pointe — 8 brides — 4 demi-

brides — 6 mailles passées). Retournez au commencement en laissant libre la maille qui forme le creux de la dent.

4^e RANG. — Répétez 6 fois l'explication de ce rang: (piquez le crochet dans la 2^e maille en partant du creux de la dent, et faites 5 mailles passées — 3 mailles-chainettes — retournez votre ouvrage — piquez le crochet dans la 5^e maille de la dent précédente en partant du creux — 4 mailles passées en remontant vers le haut de la dent — retournez votre ouvrage — 5 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 3^e maille de la boucle que vous venez de faire — 5 mailles-chainettes — piquez le crochet dans la 4^e maille de la dent en partant de la dernière maille passée qui se trouve sur cette dent — 4 mailles passées — retournez votre ouvrage — 5 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la première boucle — 5 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 2^e boucle — 5 mailles-chainettes — piquez le crochet dans la 4^e maille de la dent — 3 mailles passées — retournez votre ouvrage — 5 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 1^{re} boucle — 5 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 2^e boucle — 5 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 3^e boucle — 5 mailles-chainettes — piquez le crochet dans la 4^e maille de la dent et faites 20 mailles passées). Lorsque vous serez à la dernière dent, vous ramèneriez le fil au milieu de la 1^{re} boucle par 9 mailles passées seulement, n'ayant pas à redescendre jusqu'au creux de la dent.

5^e RANG. — Faites 6 fois : (6 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 2^e boucle — 6 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 3^e boucle — 6 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 4^e boucle — 6 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la pointe de la dent — 6 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 1^{re} boucle). Terminez le rang par 4 mailles passées pour placer le fil au milieu de la boucle, et faites le 6^e rang comme le 5^e.

22, BUVARD en cuir gris, avec appliques de velours violet retenues par une soutache d'or.

Collez à l'envers de votre velours une mousseline très-claire; puis vous retirez le dessin complet et l'imprimez sur le velours que vous découpez. Vous collez ensuite une toile claire à l'envers du cuir. Il faut avoir soin de laisser sécher ces collages, avant de commencer à coudre le velours, et même avant de l'imprimer; puis vous placez les découpes de velours sur le cuir, par un point devant qui sera recouvert d'un cordonnet d'or au milieu du velours, après avoir cousu la soutache d'or de chaque côté.

23, BROCHE en crochet bouclé.

Laine 10 fils noire et ponceau. Consultez l'explication du bonnet de voyage 26 et 27 de Mars, pour exécuter le crochet bouclé ou astrakan.

Faites : 8 losanges rouges — 8 carrés noirs — 8 triangles rouges. Il faut couper la laine à la fin de chaque rang.

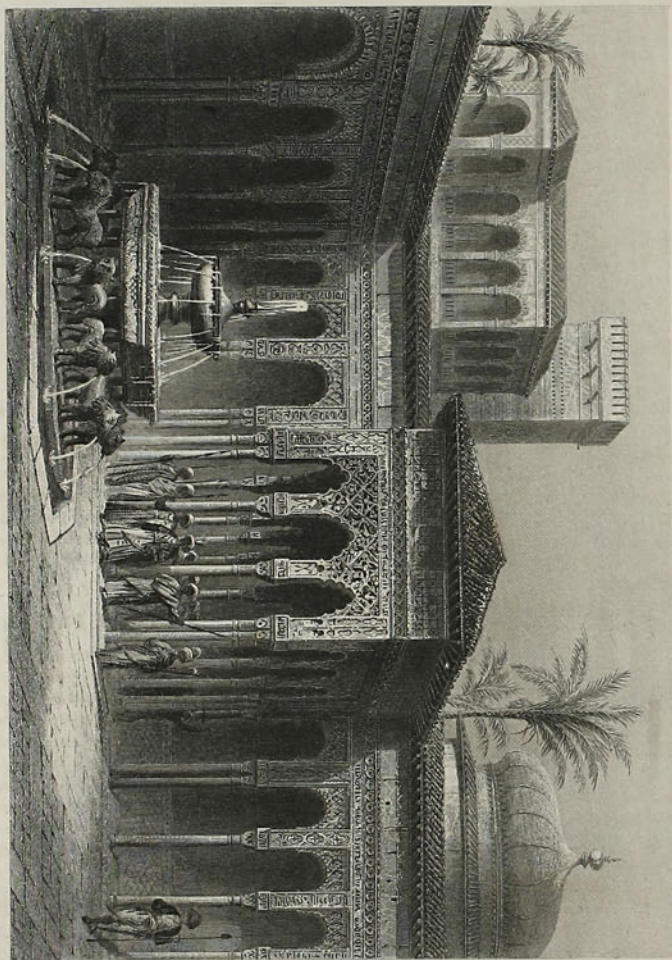
LOSANGE. — Montez 17 mailles-chainettes.

1^{er} RANG. — 1 demi-bride — 8 fois : (1 boucle — 1 demi-bride) — 1 maille-chainette.

2^e RANG. — 1 demi-bride en piquant le crochet sur la 1^{re} boucle du rang précédent — 8 fois : (1 boucle — 1 demi-bride) — 1 maille-chainette.

Faites encore 14 rangs comme le 2^e rang.

Entourez tous vos losanges d'un rang de demi-



ALHAMBRA
Granada

Granada, Spain

Engraved by J. H. Sturt

brides en soie d'Alger mais que vous mettez en double, faites maille pour maille; aux mailles formant les angles, il faut faire deux mailles dans une.

CARRÉ. — Montez 17 mailles, faites 16 rangs.

Rangs impairs : 1 demi-bride — 8 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

Rangs pairs : 2 demi-brides — 7 fois : (1 boucle — 1 demi-bride) — 1 demi-bride.

Entourez les carrés comme les losanges.

TRIANGLE. — Montez 17 mailles-chainettes.

1^{er} RANG. — 1 demi-bride — 8 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

2^e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 7 fois : (1 boucle — 1 demi-bride) — 1 demi-bride.

3^e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 7 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

4^e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 6 fois : (1 boucle — 1 demi-bride) — 1 demi-bride.

5^e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 6 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

6^e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 5 fois : (1 boucle — 1 demi-bride) — 1 demi-bride.

7^e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 5 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

8^e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 4 fois : (1 boucle — 1 demi-bride) — 1 demi-bride.

9^e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 4 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

10^e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 3 fois (1 boucle — 1 demi-bride) — 1 demi-bride.

11^e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 3 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

12^e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 2 fois : (1 boucle — 1 demi-bride) — 1 demi-bride.

13^e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 2 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

14^e RANG. — 1 demi-bride sur la première boucle du rang précédent — 1 boucle — 2 demi-brides.

15^e RANG. — 1 demi-bride sur la boucle du rang précédent — 1 boucle — 1 demi-bride.

16^e RANG. — 1 demi-bride sur la boucle du rang précédent — 1 demi-bride.

Entourez avec la soie d'Alger mais seulement les deux petits côtés du triangle.

Réunissez les losanges entre eux, par un surjet à l'envers, de manière à former une étoile comme l'indique le croquis n° 23; joignez les carrés aux creux des losanges, puis les triangles, en fixant le sommet à la pointe des losanges, et les côtés aux côtés des carrés.

Le bouton du milieu se fait en laine noire, montez 4 mailles-chainettes, fermez la chaîne.

1^{er} RANG. — (1 demi-bride — 1 boucle — 1 demi-bride) dans la même maille — (1 boucle — 1 demi-

bride — 1 boucle) dans la même maille — (1 demi-bride — 1 boucle — 1 demi-bride) dans la même maille — (1 boucle — 1 demi-bride — 1 boucle) dans la même maille.

2^e RANG. — 8 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

3^e RANG. — 4 fois : (1 demi-bride — 1 boucle — 1 demi-bride — [1 boucle — 1 demi-bride — 1 boucle] dans la même maille) — 1 demi-bride.

4^e RANG. — 12 fois : (1 boucle — 1 demi-bride).

Il faut, pour monter cette jolie bricoche, tailler un rond en carton auquel vous donnerez le diamètre de l'étoile formée par les losanges; enfermez ce rond dans une percaline noire. Taillez deux ronds en percaline de même grandeur, puis une bande ayant la hauteur des triangles; cette bande doit être un peu plus longue que la circonférence de vos ronds en percaline que vous y joindrez de chaque côté par un surjet, en fronçant très-légèrement la bande; avant de fermer complètement cette enveloppe, vous l'emplirez de duvet ou de plumes; après l'avoir fermée, vous poserez le dessus en crochet et vous le réunirez au rond en carton par un surjet en fronçant un peu, votre dessus en crochet devant être plus grand.

PLANCHE BLEUE

PREMIER CÔTÉ.

Coin pour petit rideau, filet brodé ou crochet carré.

TAPISSERIE PAR SIGNES

DEUXIÈME CÔTÉ.

Dessin persan pour tapis de table, descente de lit, coffre à bois, grand tapis de salon. Le fond peut également servir de fond pour fauteuil ou chaise, en l'exécutant au petit point; il est facile de varier les nuances de ce dessin; il est très-beau en suivant celles indiquées.

DEUXIÈME PARTIE DU CHALET

Je suppose, mesdemoiselles, que les plâtres du rez-de-chaussée de notre petit édifice ont eu le temps de sécher, et que nous allons pouvoir aujourd'hui disposer les étages supérieurs. Prenez un carré de carton de 16 centimètres sur 217 millimètres, sur lequel vous poserez, à égales distances du bord, la deuxième partie du chalet que vous recevez avec le numéro de ce mois, c'est le plancher du premier étage. Le mois prochain, nous couvrirons notre immeuble et l'embellirons d'escaliers, persiennes, balcons à jour découpés, etc.

GRAVURE DE MODES.

Toilette d'intérieur. — Robe en popeline ornée de passementerie. — Corsage de dessous à pointe, veste à basque. — Col en toile, manchettes assorties. — Bonnet en dentelle et velours vert.

Toilette de petit garçon. — Pantalon en drap court et bouffant. — Veste et gilet pareils. — Bottes en chevreau. — Cravate havane. — Casquette anglaise en drap avec bord en velours.

Toilette de ville. — Robe en popeline de soie. — Corsage à pointes devant et dans le dos. — Pardessus pareil à la robe, orné d'une passementerie assortie. — Capote en satin gris orné de velours rouge.

Mosaïque

EMBLÈMES ET SYMBOLES RELIGIEUX.

Ancre. — Symbole de l'espérance. — Accompagne saint Clément, pape et martyr.

Ange. — Symbole de l'Évangéliste saint Mathieu.

Bêche. — Attribut de Tobie et de saint Fiacre.

Chatnes. — Saint Pierre-ès-liens, saint Paulin de Nole.

- Qu'est-ce que l'homme?
 — L'esclave de la mort, un voyageur passager, un hôte dans sa demeure.
 — Qu'est-ce que le jour ?
 — Une provocation au travail.
 — Qu'est-ce que l'hiver ?
 — L'exil de l'été.
 — Qu'est-ce que l'automne ?
 — Le grenier de l'année.
 — Quel est le sommeil de ceux qui sont éveillés ?
 — L'espérance.
 — Qu'est-ce que la foi ?
 — La certitude des choses ignorées et merveilleuses.

Dialogues entre Pépin et Alcuin.

La moquerie est souvent indigence d'esprit.
 LA BRUYÈRE.

CHARADE.

Mon premier sert beaucoup, qu'on le ferme ou qu'on
 [l'ouvre,
 Sous l'humble toit de chaume ou les voûtes du Lou-
 [vre ;

Nous préservant du froid, du vent et des voleurs,
 Aux regards indiscrets voilant plaisirs et pleurs.
 Mon second, plus léger, multiplié sans nombre,
 Dans la chaude saison nous prodigue son ombre,
 Ornement de la terre et charme de nos yeux,
 Il abrite les fruits, les oiseaux et les jeux ;
 Ou, sous une autre forme, il occupe nos veilles,
 Nous apprend du dehors les lointaines merveilles,
 Les luttes des États, les débats intérieurs,
 Répand des vérités, trop souvent des erreurs.
 Mon entier quelquefois renferme la fortune
 Ou les secrets, soustraits à la foule importune.
 Avec soin garde-le, mais si celui d'autrui
 Tombe en tes mains, ami, bien vite rends-le-lui !

J. DE G.

Mot du Logogriphe d'Octobre : **SIMON**, où l'on trouve : **SION**, **MINOS**, **MOIS**, **SOIN**, **SON**, **IS**, **SOI** ou **MOI**.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE : **A** force de mal aller tout ira bien.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.